

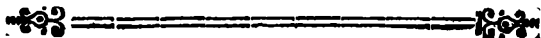
JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

DEDIÉ AU ROI,
A V R I L 1 7 5 3



N E U C H A T E L
D E L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M D C C , L I I I ,



JOURNAL HELVETIQUE,

AVRIL 1753.



NOUVELLE LETTRE

*Sur l'Usage du VOUS & du TOI dans une
Version de la Bible *.*

VOUS sçavés, MONSIEUR, que les Traducteurs sont partagés sur cette Question, si dans un Dialogue qui se trouve dans les Livres Sacrés, entre deux Interlocuteurs, ils doivent se dire *Vous*, come l'exige la Politesse dans nôtre Langue, ou s'ils doivent se *tuteier*, à la manière des Orientaux. Vous avés lû des Lettres imprimées en *Hollande* en 1752. où l'on soutient ce dernier sentiment, & on l'appuie de plusieurs raisons fort spécieuses. Vous me marqués que vous en avés été frappé. Je n'en suis pas surpris ; l'Auteur est un Savant qui s'est dis-

Z 2

tingué

* Note des Editeurs. Nous avons donné, il y a déjà quelques Années des Remarques très judicieuses, sur les difficultés qui se trouvent à substituer le *Vous* au *Toi* dans une Version de la Bible. Malgré ce qui est dit dans cette Pièce, & dans celle du Mois dernier, nous doutons que les Partisans du *Vous* puissent réunir la pluralité des Suffrages en leur faveur.

tingué dans la République des Lettres par des Ouvrages beaucoup plus considérables , qui ont eû l'approbation du Public.

Vous venés de voir, d'un autre côté, dites vous, dans le *Journal Helvétique*, des *Remarques* sur ces Lettres, où l'on tâche de prouver que le *Vous* est préférable au *Toi* *. Vous y avés aussi trouvé des raisons d'un grand poids, & vous avés été sur tout satisfait de la manière dont ces Remarques sont écrites. Le stile vous a beaucoup plû. L'Anonime a sù répandre des fleurs sur une matière fort sèche, qu'on pourroit appeller *Epines Grammaticales*, & il n'a pas oublié les règles de la politesse avec son Adversaire.

Vous me dites encore, que vous avés reconnu, dans cet Ecrit, un Home de goût. Vous m'en aportés pour exemple la Réponse qu'il fait à l'Auteur des Lettres qui avoit dit qu'à l'imitation de d'*Ablancourt*, qui fait tuteier les Interlocuteurs dans sa Traduction de *Lucien*, on pourroit traduire de même *Tite Live* & *Xenophon*. „ Il y a bien de la „ différence, répond l'Anonime. Le but de „ *Lucien*, dans ses Dialogues, est de tour- „ ner en ridicule ses principaux Personages. „ Le *Tuteiement* s'ajuste le mieux du monde „ à ce dessein. Il n'en est pas de même d'une „ Histoire sérieuse & importante, où tous „ les

* *Journal Helvétique* Février 1753. p. 158.

„ les Personages doivent parler en honêtes
„ gens, & avec tous les égards que la bien-
„ féance exige.

Je conviens avec vous, MONSIEUR, que cette distinction marque du goût dans l'Anonime, mais il auroit pû, ajouter que Mr. *Le Franc* a doné depuis peu une belle Traduction de quelques *Dialogues de Lucien*, & entr'autres de celui des Dieux Marins, qui se disent toujours *Vous*. Malgré l'exemple de d'*Ablancourt*, cet habile Traducteur a prosrit le *Toi*. Il semble cependant que les Marins, plus que tous les autres, pouvoient s'affranchir des Loix de la politesse, Si Mr. *Le Franc* en a usé ainsi, c'est apparemment parce que depuis d'*Ablancourt*, le *Vous* a beaucoup gagné, & paroît aujourd'hui indispensable aux oreilles délicates.

Il est aussi échapé quelques petites méprises à l'Anonime. En voici une, par exemple, dont il est absolument nécessaire que vous soies averti. *Ne poussons point la politesse aussi loin que l'Abé de Maroles*, dit-il, *qui par un abus de ce qu'on nomme Civilité, fait dire Monsieur à J. C. par la Samaritaine* *.

Cette imputation n'est point du tout fondée. De *Marolles*, Abé de *Villeloin*, dona, il y a un peu plus d'un siècle, une Version

du Nouveau Testament où il a conservé par tout le *Toi*. Il dit dans la Préface ce qui l'y a déterminé, & il emploie pour cela à peu près les mêmes raisons que l'Autcur des Lettres.,, Certainement, ajoute-t-il, il y
 ,, a beaucoup d'aparence, que le *Vous* pour
 ,, le singulier, ne se doit guère employer
 ,, que par ceux qui disent *Monfieur* & *Ma-*
 ,, *dame*, ce qui feroit ridicule dans la Ver-
 ,, sion d'une Pièce d'Eloquence & de Poësie
 ,, des Anciens; mais principalement dans
 ,, la Version des Livres sacrés, quoi que
 ,, j'aie connu des Traducteurs qui en ont usé
 ,, de la forte, come *Jean IV. II. Monfieur*,
 ,, *vous n'avez pas seulement de quoi puiser, &*
 ,, *le puits est profond.*

L'Abé de *Maroles* étoit un assez mauvais Traducteur; mais le mauvais succès de presque toutes ses Traductions ne nous autorise pas à le charger d'un ridicule qu'il a expressement combattu. Après ce petit éclaircissement, je vais, come vous le souhaitez, vous rendre compte de quelques Pièces, qui ont paru sur cette Matière, dans les Journaux de *Hollande*.

Dans la *Bibliothèque Raisonnée*, on trouve d'abord, un Extrait fort bien fait des Lettres de Mr. VERNET. Je ne vous dirai rien du précis qu'on en donne, parce que
 vous

vous avés lû l'Original , avec beaucoup d'attention *.

Immédiatement après cet Extrait, on trouve une Réponse à ces Lettres. L'Auteur se donne pour un Séculier non lettré. Les Versions en Langue vulgaire , *dit-il* , sont faites principalement pour le Peuple , & pour ceux qui n'ont point d'étude. Il faut les rendre claires & intelligibles. Qu'on ne se pique donc point de conserver le génie & le stile des Anciens. Qu'on se serve en François des termes & des façons de parler qui sont en usage dans nôtre Langue , tant pour ce qui regarde le *Tuteiement* , qu'à d'autres égards. L'introduction du *Vous* au singulier est généralement établie & approuvée en *France*. Les Femmes & les Enfans, *ajoute-t-il* , se joignent ici pour faire cause comune.

On doit encore se conformer aux usages des Catholiques dans les choses indifférentes. Cela raproche les Esprits. On est fort blessé de nôtre *Toi* dans l'Eglise Romaine.

Cette Réponse finit par quelques petites Remarques Théologiques , où l'on ne reconnoit plus un Laïque non lettré. Elles semblent décèler plutôt quelque *Janséniste* réfugié en Hollande , à l'occasion de la Constitution. Je passe à une autre Réponse qui est beau-

beaucoup meilleure , & que l'on trouve dans la *Bibliothèque Impartiale* *.

Mr. *Formei* comence aussi par doner un fort bon Extrait des Lettres. Mais quoi qu'il paroisse pour le fond du même sentiment que l'Auteur , il ne se rend pas esclave de sa manière de penser. En voici un exemple.

Mr. V. trop prévenu pour le *Toi* , avoit critiqué *Boileau* de ne s'en être pas servi dans l'*Epitre à son Esprit*.

C'est à Vous , mon Esprit , à qui je veux parler.

„ Mais, dit fort bien le Journaliste ,
 „ *Boileau* s'adresse à son Esprit avec une Iro-
 „ nie aparente , & lui demande , *Quoi !*
 „ *Vous osés faire ceci ou cela , tenir une con-*
 „ *duite sujette à tels & tels inconvéniens &c.*
 „ Ce ton est celui qu'on prendra avec un
 „ Enfant ou un Domestique , auquel on fera
 „ acoutumé de dire *Toi* ; mais que l'on
 „ *Vouzeiera* par une de ces idées accesssoires ,
 „ qui se sentent mieux qu'elles ne se défi-
 „ nissent. *Vous êtes assurément un fort joli*
 „ *Garçon !* ... *Boileau* avoit le goût trop
 „ bon pour s'y méprendre.

Mr. V. a reconu de bone foi qu'il s'étoit trompé. Un de ses Amis , à qui il en faisoit l'aveu

l'aveu, lui dit en riant, que cette méprise ne devoit point lui faire de peine; que l'ignorance où il étoit de cet usage, que Mr. *Formei* lui avoit si bien développé, faisoit beaucoup d'honneur à sa Famille; qu'il falloit que ses Enfans fussent fort sages, puis que leur Père ne conoissoit pas le ton que l'on prend avec eux quand on les gronde. Aux exemples que le Journaliste a aportés, il pouvoit joindre encore celui d'un Mari avec sa Femme. S'il a la coutume d'user du *Toi* avec elle, il change de stile, dès qu'il est mécontent d'elle, *Je ne sai Ma Femme, comment vous l'entendés*, lui dit-il.

L'Extrait de Mr. *Formei* est suivi d'une Réfutation, come dans la *Bibliothèque Raisonnée*. Il y étoit obligé par le titre d'*Impartial* qu'il a donné à son Journal. Mr. V. convient, dit le Censeur, que l'*Usage est le grand Arbitre des Langues*. Cet aveu, qui d'abord décide en faveur du *Vous*, n'auroit-il pas dû dispenser l'Auteur de la peine inutile qu'il se donne pour essayer de rétablir le *Toi* des Anciens? L'Académie Françoisse même n'en viendrait pas à bout; le courage d'un Etranger qui le tente a quelque chose de bien extraordinaire.

La Raison & la Nature, dit Mr. V. ne suggèrent rien de semblable à la fantaisie du
Vous

Vouzeiement. Il est contraire à la Logique & à la Grammaire. Aussi le premier penchant des Enfans est de *tuteier* tout le monde. Ici le Censeur s'égaie un peu sur cette Raison précoce des Enfans, qui leur fait respecter la Logique, la Grammaire, & qui leur fait éviter un solécisme. N'est-il point venu dans l'Esprit à Mr. V. *dit-il*, que les Enfans disent *Toi*, parce qu'on use continuellement de ce terme avec eux, & qu'on ne leur parle pas autrement?

Nous avons vû, que la sagesse des Enfans de Mr. V. lui a déjà fait faire une méprise. Il y a encore aparence, que la raison prématurée qu'il a remarqué en eux, les lui a fait regarder come de petits Logiciens dès la tendre enfance.

En général les railleries du Censeur sont pleines de sel, mais peut être ne sont elles pas toujours bien fondées. En voici un exemple Mr. V. avoit dit que se servant du *Vous*, avec quelcun, il peut y avoir de l'équivoque, & que quelquefois on ne fait si l'on s'adresse à une seule personne ou à plusieurs. Le Censeur plaifante là dessus. *Il me semble*, dit-il, *de voir Mr. V. dans l'embaras lors qu'on lui parle, & qu'il se retourne d'abord à droite & à gauche & derrière lui, pour voir s'il ne seroit point acompagné ou suivi de quelcun, à qui l'on parle en même tems qu'à lui.*

Mais l'équité veut qu'on applique cette Remarque de Mr. V. seulement aux Ecrits, & non à la Conversation. La présence des Objets prévient l'erreur ; Ce n'est que dans les Livres qu'elle peut être à craindre, & il s'agit principalement dans cette Dispute d'une Version de la Bible. La raillerie est ingénieuse, mais elle porte à faux.

En général cette Réfutation est bien faite. On y reconoit un Home d'esprit & de goût. C'est un mélange de raisonnemens solides, & de railleries légères & pleine de sel, qui se fait lire avec plaisir. Il prend un peu le ton de Maître, mais c'est qu'il est sûr de son fait. Il ne laisse pas de reprocher à Mr. V. qu'il donne son goût pour la Règle qu'on doit suivre. *J'aime à voir qu'on me représente les Orientaux bien au naturel &c.* dit-il. Mais vous sçavez, MONSIEUR, que c'est ce qui arrive presque dans toutes les Disputes Littéraires. Les-deux Antagonistes se font réciproquement les mêmes reproches.

Dans ce même Volume de la *Bibliothèque Impartiale*, on a encore inséré une autre Réfutation des Lettres, sous ce titre, *Remarques sur une Dissertation qui traite de l'usage du TOI & du VOUS dans une Version de la Bible* *.

Quoi

* *Bibliot. Impartiale* T. VI. p. 247.

Quoi que cette Réponse ait été publiée la dernière, il semble cependant par sa date, qu'elle a été composée avant toutes les autres. L'Auteur avoue même d'abord, qu'il a travaillé avant que d'avoir encore vu les Lettres imprimées, & qu'il a fait ses Remarques sur un Mémoire Manuscrit, qui avoit été répandu dans Genève. En voici quelques unes.

La grande raison pour employer le *Toi* dans les Versions de la Bible, c'est qu'en traduisant les Ouvrages des Anciens, il faut conserver dans la Traduction tout ce qui les caractérise. Or l'usage du *Toi* est une de ces circonstances qui caractérisent les Orientaux.

On observe d'abord là dessus, que le *Toi* appliqué à une seule Personne, n'étoit point un usage particulier aux *Orientaux*. Il ne caractérise pas plus les *Hébreux* qu'aucun autre Peuple ancien. Le *Toi* étoit commun à toutes les Langues mortes, au *Grec* au *Latin*, & à toutes les autres.

L'Auteur des Remarques ajoute, que les Versions qui conservent le génie & le caractère des différentes Nations, & des différens Siècles, ont leur prix, sur tout pour les Savans, pour les personnes de goût & d'esprit. On doit y faire attention dans les
Ré-

Rélations de Voiage, dans les Ouvrages de Littérature ou de simple curiosité. Mais on n'adopte pas de même cette Règle pour la Version des Livres sacrés, qui doivent être à l'usage des Gens de tout ordre, savans ou ignorans.

Quand il s'agit de la Bible, on opose une autre Règle à la précédente, c'est que la Version de ce Livre sacré doit naturellement suivre la Grammaire & le génie de la Langue du Traducteur. Si vous prétendés y laisser beaucoup d'Hébraïsmes, si vous y conservés trop scrupuleusement les manières de s'exprimer Orientales, ces tours paroîtront quelquefois bizarres & choquans. Pour donner une Version, qui puisse être entendue de toutes sortes de Persones & qui le fasse goûter, il faut exprimer la pensée de l'Auteur sacré, à peu près come il auroit écrit lui même dans nôtre Langue. Il faut lui prêter nos façons de parler; il faut quelquefois le rapprocher de nos usages & le franciser.

Pour corriger ce qu'il y a de choquant pour nous, à entendre les Anciens se *tuteier*, on a beau avertir le Peuple, qu'il n'a qu'à se transporter dans les tems reculés où il étoit du bel usage d'en user ainsi, & que dès lors cela ne doit plus faire de peine.

„ Cela vous est fort aisé, Messieurs les
„ Savans, dira une de nos Femmes; Vous

„ êtes acoutumés à voïager dans les Pais
 „ Orientaux , dans la Grèce & dans l'an-
 „ cienne Rome. Vous n'avez aucune peine
 „ à vous placer dans les circonstances où
 „ se trouvoient les Ecrivains Sacrés. Mais
 „ pour moi qui n'ai pas étudié come vous,
 „ les usages anciens , je ne puis qu'être blef-
 „ fée , quand j'entens d'honêtes gens se *tu-*
 „ *teïer*. C'est pour moi un langage des Hà-
 „ les. Vous avez beau m'avertir que ceux
 „ qui se disent ainsi *Toi* étoient d'un Pais &
 „ d'un Siècle où c'étoit là le bel usage.
 „ Epargnés moi la peine de me transporter
 „ dans ces tems & ces lieux si reculés. L'E-
 „ criture sainte est destinée à nous instruire
 „ & à nous toucher. Si l'on veut qu'elle
 „ produise ces effets , on doit écarter , au-
 „ tant qu'il est possible , tout ce qui pour-
 „ roit nous embarrasser dans la manière de
 „ s'exprimer. Pour la rendre plus intelligi-
 „ ble & plus atachante , aïés la condescence
 „ pour nôtre Sexe , & pour le comun Peu-
 „ ple de la rapprocher un peu de nos usages,
 „ dans ce qui regarde sur tout les bien-
 „ féances.

Tout le monde fait combien le Traduc-
 teur *Dacier* étoit prévenu en faveur des An-
 ciens & de leurs usages. Cependant quand
 il a doné dans nôtre Langue *les Hommes illus-*
tres

tres de Plutarque, il leur a fait employer le *Vous*, come nous nous en servons aujourd'hui en François. Il en a donné la raison dans sa Préface, c'est qu'il y a plusieurs endroits où le *Toi* est tout à fait choquant dans notre Langue; que le pluriel & le singulier, placés à propos, sont fort avantageux; qu'en cela notre François est plus riche que les Langues mortes. On y trouve diverses nuances qui donent beaucoup de prix à une Version.

Les Traducteurs de Port Roïal employèrent la même raison quand ils donèrent leur N. T. imprimé à *Mons*. Le hazard m'a fait tomber entre les mains une *Brochure* qu'ils publièrent pour justifier ce mélange du *Vous* & du *Toi*. Ces Pièces Fugitives étant devenues extrêmement rares, je vai MONSIEUR, vous transcrire ici ce qu'ils disent sur cette Question.

„ Pour traduire exactement, il faut que
 „ les choses aient tant de raport, que ce qui
 „ est simple dans le Texte, le soit aussi
 „ dans la Traduction, enforte qu'il ne pa-
 „ roisse point dans le Traducteur de passion
 „ ni de mouvement que l'Auteur n'ait pas.
 „ Or il est certain qu'en Latin cette ma-
 „ nière de parler par *Toi*, est une manière
 „ simple, sans passion & sans mouvement,
 de

„ de laquelle on se sert indifféremment pour
 „ parler à toutes sortes de personnes , parce
 „ qu'elle ne représente pas seulement la na-
 „ ture des choses , mais encore une dispo-
 „ sition particulière que celui qui les dit
 „ veut faire paroître. Ainsi quand on parle
 „ par *Toi* à quelcun , c'est toujours pour lui
 „ témoigner ou de la haine , ou de l'amour ,
 „ ou de la colère , ou du mépris , ou de l'in-
 „ dignation , ou enfin quelque autre senti-
 „ ment que l'on a , ou que l'on feint d'avoir.
 „ Il est donc bien clair après cela , que l'on
 „ peut justement ne pas mettre *Toi* en
 „ François toutes les fois qu'on le trouve en
 „ Latin , afin de ne pas faire paroître des
 „ passions où il n'y en a point , & de ne
 „ pas altérer *l'esprit* , sous prétexte de ne
 „ rien changer à la *Lettre* *.

Les Versions des Catholiques , dit-on ,
 ne doivent pas nous servir de Règle. Nous
 ne devons pas être plus délicats que les au-
 tres Eglises Protestantes qui ont toutes con-
 servé le *Toi*.

La Réponse c'est que ces Versions sont
 toutes anciennes , & faites dans un tems où
 le *Toi* étoit employé par tout. *La Bible de*
Martin dont on se sert en Hollande , ne doit
 point

* Réponse à la Lettre d'un Docteur en Théologie ,
 sur la Traduction du N. T. de Mons. 1668.

être regar-lée come une nouvelle Version. C'est l'ancienne où l'on a seulement changé quelques mots surannés. Ce Reviseur n'a pas osé introduire le *Vous*, pour lequel il paroît d'ailleurs qu'il avoit assez de penchant. On le trouve dans divers endroits de son *Histoire de la Bible*. Agrées, MONSIEUR, que je vous en cite un ou deux.

Dans le Chap. IV. de St. Jean, où il s'agit de la Samaritaine, les gens de la Ville voisine lui dirent, *Ce n'est plus sur le raport que vous nous avés fait de l'entretien que Jésus a eu avec Vous, & sur ce qu'il a découvert toute vôtre vie passée que nous croions en lui &c.*

Si l'on dit que cette façon de parler, peut se souffrir dans les siècles polis, tel que celui où vivoit le Sauveur, mais que nôtre *Vous* ne siéroit point du tout dans les tems anciens des Hébreux, je puis repliquer, que c'est précisément alors que le *Vous* paroît plus fréquemment dans cette *Histoire de la Bible*: On le trouve cinq ou six fois dans les Livres de *Samuël*. Je ne vous en citerai qu'un Exemple. L'Historien nous représente *David*, qui se défend contre les reproches de *Mical*, sur ce qu'il avoit dansé devant l'Arche. *Oui*, lui dit-il, *j'ai dansé devant le Seigneur, qui m'a choisi préféralement à vôtre Père, & sâchés que par cela même je n'en serai*

serai que plus honoré de ceux là mém - que vous dites qui me mepriseront *. Ne vous semble-t'il pas, MONSIEUR, d'entendre un Mari peu satisfait de sa Femme, qui prend le *Vous* avec elle, pour lui marquer son mécontentement ? Mais une vûe encore plus sérieuse qu'on peut prêter au Ministre d'*Utrecht*, quand il a parsemé de ce *Vous* son Histoire de la Bible, c'est d'acoutumer insensiblement les Eglises de Hollande, à cet usage, pour l'introduire une fois dans leurs Versions.

Dans l'Extrait des Lettres de Mr. V. qui a paru dans la *Bibliothèque Raisonnée*, le Journaliste veut que nous fassions une attention particulière à un avis que nous donne Mr. de *Superville*, qui tient un peu de la menace. *Quand le Vouzeiement prévaudroit à Genève, dit ce Ministre, il n'est pas à croire pour cela qu'on l'adoptât ailleurs.*

Un Anonyme répond dans le *Journal Helvétique*, par l'exemple de la Revision des Psaumes, introduits à Genève au comencement de ce Siècle. „ Si nos Aieux, dit-il, „ s'étoient laissé intimider par un semblable „ raisonnement, nous n'aurions jamais eû „ le courage de changer les Psaumes. Nous „ aurions encore la Version surannée de „ *Marot* & de *Bèze*. Le fameux *Jurieu* qui

„ à été quelque tems l'Oracle des Réformés,
 „ foudroient cette nouvelle Version. Cepen-
 „ dant malgré les difficultés & la censure,
 „ elle a été reçue dans presque toutes les
 „ Eglises. Il en sera de même de la nouvelle
 „ Version de l'An. & du N. T. *. *Une nou-
 veauté s'établit rarement sans obstacles*, dit
 l'Abé Fréron dans une de ses Feuilles ; *on se
 soulève d'abord contr'elle ; on s'y acoutume peu
 à peu ; on finit par l'adopter.*

Je ne crois pas que tous les Ministres
 François de Hollande soient autant pour le
 Toi qu'on voudroit nous le persuader. Vous
 en pourrés juger, MONSIEUR, par ce trait
 ci. Mr. Roier, Pasteur de la Haïe, Home
 de goût & de génie, a donné au Public un
 Sermon, qu'il avoit prononcé à l'ocasion de
 la Mort du *Schadhouder* en 1751. Il fait par-
 ler Dieu à ce Prince dans ses derniers mo-
 mens, & voici en quels termes. *Cela va
 bien, bon & fidèle Serviteur ; Reposez vous
 de vos travaux, & entrez dans la joie de vô-
 tre Seigneur.* Les plus grands Partisans du
 Vous ne trouvent pas mauvais que quand
 Dieu parle à un Home, il lui dise Toi.

La Compagnie des Ministres de Genève le
 décida ainsi en Janvier 1732. Ceux qui tra-
 vailloient à la Version de l'Ancien Testa-

ment aiant demandé un éclaircissement sur l'usage que l'on devoit faire du *Vous* & du *Toi*, principalement par raport à Dieu, il fut résolu, que quand on parle à Dieu, ou quand Dieu parle à un Home, on emploïeroit toujours le *Toi*, mais qu'en général, on feroit usage du *Vous*, come on avoit fait dans la Version du Nouveau Testament.

Quelques Membres de la Compagnie, & sur tout Mr. V. aiant souhaité, il y a deux ou trois années, que la Question fût encore mise sur le Tapis, on s'en occupa pendant plusieurs Séances, & en Juin 1750. il fut résolu, qu'à quelques exceptions près, que l'on indiqua, le *Vous* auroit lieu dans l'Ancien Testament, come il l'a eû dans le Nouveau.

Mr. V. qui avoit répandu des Mémoires Manuscrits, en faveur du *Toi*, auroit dû après cette Délibération, les confiner dans un coin de son Cabinet. Il jugea à propos de les envoyer à un Ami en *Hollande*, avec ordre de les comuniquer aux Gens de Lettres, & bien tôt après ils ont été imprimés. Vous sâvés, MONSIEUR, l'engagement où est tout Membre de quelque Assemblée de ne jamais croiser les Délibérations du Corps, & d'aquieser à ce qui a été résolu, quand même il se trouveroit d'un sentiment opposé.

J'eus

J'eus l'autre jour, sur ce sujet, une Conversation assez singulière & dont il faut vous faire part. Un de mes Amis me dit, que *Plinie le Jeune* n'étoit nullement favorable à Mr. V. Je lui répondis qu'aparemment il avoit en vüe une de ses Lettres où *Pasquier* nous a fait remarquer, que ce Gouverneur Romain, s'adressant à l'Empereur lui dit, *Indulgentia Vestra*. Il me répondit que ce Passage étoit contesté, qu'on prétendoit qu'il y avoit faute de Copiste, mais qu'il avoit en vüe une autre Lettre de *Plinie*, qui n'est point suspecte d'altération & qui condanne la conduite de Mr. V. Après avoir excité ma curiosité, il se mit bientôt en devoir de la satisfaire. Il tira d'une Tablette les *Lettres de Plinie*, & il me lût cet endroit d'une des Lettres du Livre VI.

„ On a porté des plaintes, *dit-il*, contre
 „ tel & tel Décret du Sénat: La Question
 „ a été mise de nouveau sur le Tapis, &
 „ l'on a confirmé la résolution précédente.
 „ Alors ceux qui avoient été d'un senti-
 „ ment contraire se sont entièrement sou-
 „ mis à la pluralité des suffrages. *Ils ont crié*,
 „ ajoute-t-il, que, lors que l'affaire étoit in-
 „ décisive, chacun avoit pu opiner selon ses lu-
 „ mières, mais qu'après la décision, l'avis qui

„ avoit prévalu devoit être l'avis de tout le
„ monde*.

Après cette lecture mon Ami me dit, que l'aplication, étoit aisée à faire. *Pas autant que vous le pensés*, lui dis-je : *La grande disproportion qu'il y a entre le Sénat de Rome, & le Corps des Eclésiastiques de Genève, afoiblit un peu la conséquence qu'on voudroit tirer de la Lettre de Pline.*

Hé bien! me répondit-il, *si vous trouvés que je sois allé chercher cet exemple trop haut, en voici un de plein pié & tout à fait au même niveau que nôtre Corps Eclésiastique. Il s'agit de ce qui se passa, il y a quelque tems, à l'Académie de Dijon. Voici le Fait.*

„ Cette Académie avoit ajugé le Prix d'E-
„ loquence à Mr. Rousseau, Citoien de Ge-
„ nève. Quelque tems après il parût un
„ Ecrit supposé sous ce titre: *Discours qui a*
„ *remporté le Prix de l'Académie de Dijon*
„ *en 1750. accompagné d'une Réfutation de ce*
„ *Discours, par un Académicien de Dijon, qui*
„ *lui a refusé son suffrage.* Dans le Mercure de
„ France du Mois d'Août 1752, l'Académie
„ fit insérer un désaveu signé de son Secré-
„ taire. Elle déclare que c'est faussement
„ qu'on atribue cette Réfutation à l'un de
„ ses

* *Singulis, re integra, dissentire fas esse, peracta, quod pluribus placuisset cunctis tuendum. Lib. VI. Epist. 13.*

„ ses Membres. Ils savent tous, dit-on, le
 „ respect qui est dû aux choses jugées, la force
 „ qu'elles doivent avoir parmi eux, & com-
 „ bien il seroit indécent, que dans une Assen-
 „ blée de Gens de Lettres, un Particulier s'a-
 „ visât de réfuter par écrit une Décision qui au-
 „ roit passé contre son Avis. Vous voiez assez,
 „ ajouta mon Ami, qu'à l'occasion d'un Ci-
 „ toien de Genève, ces Messieurs on fait une
 „ petite Leçon indirecte à un autre de nos
 „ Citoyens.

Cette troisième Réfutation a quelque chose de plus que les autres, c'est qu'elle examine les suffrages que l'Auteur des Lettres avoit fait venir des Pais étrangers, & qu'elle tâche de les afoiblir. Elle s'arrête principalement à la Lettre du célèbre Mr. de Fontenelle, qui semble panacher pour le *Toi*, mais d'une manière un peu équivoque. Quelqu'un, qui venoit de la lire, la trouva un peu Normande. Pour voir clairement ce qu'il pense sur cette Question, il n'y a qu'à consulter ses *Dialogues des Morts*. Je ne parle pas des Modernes, mais les Anciens même ne parlent que par *Vous*. Le premier est d'*Alexandre* & de *Phriné*. Suivant les principes de Mr. V. ce Prince auroit du tuteur une Courtisane. *Homère* & *Esope* auroient dû de même, pour garder le caractère d'Antiquité, employer le *Toi*. Il convenoit

encore à un Ancien , parlent à un Moderne.

Auguste s'entretenant avec l'*Arétin* devoit ignorer l'incongruité de nôtre Langue , qui emploie le Pluriel en s'adressant à une seule Personne. D'où vient donc , que dans toutes ces occasions Mr. de *Fontenelle* emploie si scrupuleusement le *Vous* ? C'est parce que c'est l'usage constant de nôtre Langue , & que quand il composa ses Dialogues , il n'avoit pas été sollicité en faveur du *Toi*.

Pour bien juger de ces Réponses venies des Pais étrangers , il faudroit être informé de la manière dont la Question a été proposée. Pour savoir au vrai ce que pense le Savant que l'on consulte , il faudroit paroître n'avoir pris encore aucun parti ; mais quand on laisse voir clairement le sentiment qu'on a épousé , qu'on s'y affecte , un Correspondant que l'on consulte , pour peu qu'il sache vivre , fera toujours de nôtre opinion. S'il s'en trouvoit quelqu'un d'assez impoli pour nous contredire , on en est quitte pour supprimer sa Lettre. Il n'y a qu'à ne la point produire avec celles qui nous sont favorables. On peut dire en général des Lettres de dehors que Mr. V. a fait imprimer à la fin de son Ouvrage , qu'elles sont dictées par la politesse , & qu'il n'y faut pas faire beaucoup de fond , pour la décision du Procès.

Il est essentiel de remarquer encore, qu'en consultant Mr. *de Fontenelle*, & quelques Savans étrangers, on ne les a point informé de nôtre véritable position. On leur a laissé ignorer, que nous avons une Version du N. T. avec le *Vous*, dont on se sert dans nos Eglises depuis 25. ou 30. ans, sans qu'elle ait essué la moindre contradiction. Si on ne leur avoit pas caché cette circonstance, ces Messieurs auroient tous répondu unanimement, que nous ne pouvions pas nous dispenser de traduire l'Ancien Testament sur le même pié que le *Nouveau*.

J'oubliois de vous dire, *Monsieur*, que dans cette dernière Réfutation dont je vous rends compte, il y a quelques petites railleries pour corriger un peu la sécheresse de la matière. Dans les Mémoires Manuscrits répandus les premiers sur ce sujet, l'Auteur invitoit les Ministres de *Genève* à concourir avec lui, pour faire tomber totalement ce *Vous*, quand on parle à une seule Personne; il les exhortoit à travailler à le proscrire même dans les Conversations ordinaires. Il seroit à souhaiter, dit-il, que le *Toi* revint généralement en usage. Nous devons travailler à faire tomber cette Mode du *Vous* au lieu de la perpétuer. Il ne pouvoit pas manquer d'être un peu raillé sur un projet aussi chimérique.

C'est

C'est le moïen, lui dit-on, de nous attirer de la part des *Quakers* de *Londres* ou d'*Amsterdam*, quelque Lettre vraie ou supposée, où ils se féliciteroient de nous voir ainsi à l'unisson avec eux, conspirer à rétablir par tout dans la Société, ce *Tuteiement* primitif, si propre à ramener cette égalité que la Nature avoit mise originairement entre tous les Homes. Semblables Lettres de Fraternité ou d'Association avec les *Quakers*, ne manqueroient pas de nous donner du ridicule. Mais le Censeur se flatte que Mr. V. aura sagement fait disparoitre ce Projet dans ses Lettres imprimées, & c'est ce qui est effectivement arrivé.

Pour ne se faire des affaires avec personne, le Censeur avertit son Correspondant, que c'est confidemment, qu'il lui comunique ces traits de raillerie. N'admirés-vous pas, *Monsieur*, un Secret que l'on confie à un Journaliste pour l'imprimer ? J'ai ri d'abord de cette Contradiction gtoffiére ; mais y aiant un peu mieux pensé, j'ai crû qu'il y faloit chercher un peu de finesse. L'Auteur des Lettres avoit voulu nous persuader, dans la Préface, qu'elles avoient été imprimées en *Hollande*, sans son consentement, tandis que tout marque de l'intelligence avec l'Editeur, jusqu'à lui avoir en-

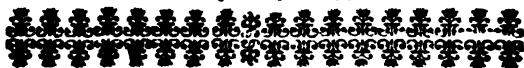
voïé

voié un Suplément pour mettre à la fin.
Je ne doute point que les railleries confiées a un Journaliste, sous le sceau du secret, ne doivent être regardées come une petite Parodie de la Préface des Lettres, & ne soient placées là pour en faire le *Pendant*.

Au reste il est bon de vous avertir, *Monsieur*, que cette Question du *Vous* & du *Toi*, qui a été agitée à plusieurs reprises dans la Compagnie des Ministres, a toujours été regardée come fort peu importante, telle qu'elle est effectivement, & que la différence de sentimens là dessus n'a point altéré la parfaite union qui règne depuis long-tems parmi nos Théologiens.

Je suis &c.





A MESSIEURS LES JOURNALISTES, *Sur l'Histoire naturelle.*

JE viens de lire avec attention, l'Essai *sur l'Histoire naturelle*, que vous avés inferé dans vôtre *Journal de Mars* p. 279. Ce Morceau m'a parû assés curieux, pour mériter qu'on entre dans les vûes de l'Auteur, en joignant quelques Observations aux siennes. J'en ferai peu sur l'*Electricité*, dont il a parlé, & sur laquelle Mr. le Professeur *Jallabert* a donné au Public un excellent Traité, cité plusieurs fois avec éloge par Mr. l'Abé *Nollet*. Je dirai seulement, à ce sujet, qu'on a fait une objection assez vraisemblable, à ceux qui prétendent qu'on peut tirer de la Nûe la matière du Tonerre ou de la Foudre, en plaçant au dessous une longue Barre de fer, qui attirera le feu électrique. On croit que par là, on ne pourroit éviter un mal, qu'en s'exposant à un autre, & qu'il seroit à craindre, que les Vapeurs & les Exhalaisons, qui composent le Nûage, qu'on redoute, étant privées des particules de feu qui les divisent, & les éloignent les unes des autres, ne se réunissent & ne se rapprochassent, & ne vinssent enfin à se condenser;

denfer, & à se durcir pour former des grains de Grêle, presque aussi funestes que la Foudre elle même. Je ne sai si cette terreur est bien fondée, & si cette crainte n'est point chimérique. Je ne sai même si l'on pourra tirer des Barres de fer & de l'*Électricité* tout l'usage qu'on en espère; mais on ne peut nier, que cette Découverte ne soit très curieuse & très agréable, si elle n'est pas utile; & qu'elle ne soit beaucoup mieux développée chés les Modernes que chez les Anciens, qui à peine ont entrevu une foible lueur de ce Phénomène qui nous éclaire. Ce qui cause l'*Aurore Boréale* a peut-être assés de rapport avec l'*Électricité*, pour en parler ici. Vous avés, *Messieurs*, donné sur ce sujet une très bone Dissertation, dans votre Journal d'Avril 1750. ainsi je ne ferai qu'indiquer quelques Remarques nouvelles. Mr. de la *Peyrere* dans la Description du *Groenland* & dans toutes les Relations des différens Voïages faits dans le *Spitzberg*, pour la pêche de la Baleine, assurent que l'*Aurore Boreale* y paroît continuellement, lors que la Lune n'est pas sur l'horison; qu'elle éclaire tout ce País, pendant la nuit, & quelle ocupe une grande partie du Ciel vers le *Pole Arctique*. On a observé que cette lumière est fixe & permanente, au même endroit du Ciel, & tou-

toûjours vers le *Pole Boréal* ; qu'elle augmente & diminue peu à peu par une gradation lente, enforte qu'elle semble s'élever & se plonger sous l'horison, plutôt que s'alumer & s'éteindre. *Sénèque* a aperçû ce Phénomène, & par la manière dont il en parle, il paroît qu'il en connoissoit assez bien les effets. Si on considère enfin, que cette lumière dure très long-tems, & que le plus souvent elle ne disparoît que lors que les raïons du Soleil l'éfacent, on conclura qu'elle n'est pas causée par une simple exhalaison qui s'embrase. S'il m'étoit permis de hazarder ici une conjecture ; on pourroit soupçonner que cette lumière a pour cause la réflexion ou la réfraction des raïons du Soleil sur les Montagnes de Glace & de Neige dont le *Nord* est environé. C'est une espèce de Phosphore qui supplée à la lumière, dans des lieux où elle est foible & ne dure pas long-tems. En Physique, on ne doit nier que les faits dont l'impossibilité est démontrée & qui impliquent contradiction. Toutes les Histoires qui ne peuvent soutenir l'examen, sont des nuages qui fuient devant le Soleil, & semblent craindre sa lumière. Mais, dira-t-on, ces Montagnes de glace ne peuvent résister continuellement à l'action du Soleil ; elles se fondent, & la lumière Boréale, si elles en étoient

étoient la Cause, devroit se dissiper & s'évanouir avec elles. Aussi ne paroît elle pas également, toute l'Année, avec le même éclat; mais ces Montagnes de glace sont plus permanentes, plus étendues, & plus compactes qu'on ne se l'imagine: Les Montagnes glacées du *Faucigni* selon Mr. le Marquis de *Maugiron*, ont un Circuit de plus de dix lieues. Les amas immenses de Glace & de Neige, résistent à l'action du Soleil depuis un tems immémorial.

Les Anciens regardoient come des prodiges, les Phénomènes qui nous sont devenus familiers, sous les noms de *Parélies* & d'*Aurores Boréales*. De là ces Palais enflammés & ces Combats en l'air, rapportés par plusieurs Historiens crédules & trop amis du merveilleux. Dans l'Isle de *Paphos* on se glorifioit d'un Autel, dont parle *Tacite*, sur lequel on ofroit un feu qu'aucune Pluie ne pouvoit éteindre.

Un feu bien plus singulier ce fut celui que vit à *Lima* le Père *Feuillée*, Savant Minime, il aperçut, dit-il, le 4. Mai 1709. sur les neuf heures du soir, un Globe de feu d'une grandeur extraordinaire, qui, après être resté allumé, durant plus d'un quart d'heure, éclarrant les Campagnes come auroit pû faire le Soleil, se dispersa en l'air, en une infinité
d'Etin-

d'Étincelles. Voici encore quelque chose de bien merveilleux : *Cardan* assure, que l'an 1510. on vit tomber du Ciel en *Italie* environ 1200. Pierres, dont une seule pesoit 120. livres ; & qu'avant la chute de ces Pierres, il avoit paru un grand feu en l'air, qui avoit duré près de deux heures. Le fameux *Gassendi* rapporte, que le 27. Novemb. 1627. il vit tomber, en *Provence*, une Pierre enflammée, qui paroissoit avoir 4. pieds de diamètre : Elle étoit entourée d'un Cercle lumineux de diverses couleurs, à peu près come l'Arc au Ciel. Sa chute fut accompagnée d'un bruit affreux, assez semblable à celui de plusieurs Canons, qu'on tireroit à la fois. Cette pierre pesoit 59. Livres : Elle étoit de couleur obscure & métallique, d'une extrême dureté.

Après avoir dit un mot de quelques Feux extraordinaires, je devrois parler de quelques Pluies, qui ne le sont pas moins. *Pline* fait mention d'une Pluie de chair, mais il n'est pas facile de déterminer, qu'elle étoit sa nature, n'en ayant aucune relation circonstanciée : On peut cependant assurer, que ce n'étoit pas de la chair, puis que cette prétendue Chair restant exposée à l'air, ne se corrompt point, come l'observe *Pline* lui même. A l'égard des Pluies de Sang, elles

elles font causées par des Papillons, qui font des taches sanglantes.

La plus ancienne Pluie merveilleuse est celle dont il est parlé dans l'*Histoire Romaine*, & qui arriva sous le Règne de *Tullus Hostilius*, après la ruine d'*Albe*. Cette Pluie prodigieuse fut produite par un *Volcan*, qui jetta avec impétuosité dans l'air, un Torrent de pierres & de cendres. Sous le Règne d'*Alladius*, ancien Roi d'*Albe*, arriva un Tremblement de Terre, qui augmenta de beaucoup l'étendue du Lac d'*Albe*, & engloutit une partie de la Ville, & même le Palais du Roi *Alladius*, avec la Personne de ce Prince & sa Famille. *Denis d'Alicarnasse* assure, que de son tems quand les Eaux du Lac *Albain* étoient basses, on voïoit encore les ruines de ce Palais. Il y eut à *Genève* un Tremblement de Terre le Vendredi 9. Mars 1753. à deux heures 25. Minutes après midi; mais il ne dura que quelques Minutes, & ne fit point de ravages. Quelques degrés de plus ou de moins en font la différence.

On a parlé de quelques Découvertes des Anciens, renouvelées par les Modernes. On pourroit mettre de ce nombre les effets de l'*Aiman*. Les Anciens ont connu les propriétés qu'il a d'atirer le Fer & de le repousser quand

on le présente dans un sens opposé. *Pline* dit, que près du Fleuve *Indus*, il y a deux Montagnes; quand on y alloit avec des Souliers garnis de Clous, sur l'une on se trouvoit arrêté sans pouvoir avancer; sur l'autre on ne pouvoit fixer ses pas; mais avant que de croire, il faut commencer à douter. Une sage défiance est le plus sur fondement d'une persuasion éclairée.

On ne croira pas aisément ce que les Chroniques de *Trèves* nous apprennent, qu'on voioit dans cette Ville un Mercure, contre-balancé par les Aimants, mis au dessus & au dessous. *Kirker* parle d'une statue du Soleil, placée de la même manière dans le Temple de *Belus* à *Babylone*; la même opinion ne règne-t-elle pas encore aujourd'hui, à l'égard du Tombeau de *Mahomet*. Les Turcs, dit *Bernier*, se moquent des Voyageurs qui leur en parlent. Mais voici à ce sujet ce que nous apprend *Gabriel Bremond*. Au dessus du Tombeau de *Mahomet*, qui est à terre, il y a une Pierre d'Aimant longue & large de deux pieds, épaisse de trois doigts, à laquelle est suspendu un Croissant d'or, enrichi de pierreries, par le moyen d'un gros clou, qui est au milieu de ce Croissant. Nous mettrons dans le rang des Fables, ce que dit *Ptolomée*, le Géographe, qu'il y a dans les Indes Orientales

des Rochers d'Aimant, qui arrêtent les Vaisseaux dans leur course, parce qu'il en attirent les Clous; c'est pourquoi les Habitans de ces Isles ne se servent que de chevilles de bois, dans la construction de leurs Bâtimens. On a donné à l'Aimant des propriétés occultes plus merveilleuses encore. On a dit que si un Mari veut éprouver la fidélité de son Epouse, il n'a qu'à mettre une pierre d'Aimant sous le chevet du lit, où elle dort; Si elle a manqué à la fidélité conjugale cette pierre l'oblige, au milieu de son Sommeil, de se jeter hors du Lit avec violence. Il faut mettre cette Fable avec celle-ci: On attribue à une Pierre nommée *Pantarbe*, la qualité de se faire rendre hommage à toutes les Pierres qui sont au tour d'elle. C'est ainsi que quelques Naturalistes ont prétendu qu'une certaine Plante, qu'on nomme *Zeophyte*, se nourrit du suc des autres Plantes qui sont dans son voisinage, & à portée d'être dévorées.

On n'a pas fait des Contes moins merveilleux sur le Lin incombustible, qui étoit, dit-on, sur des Rochers, ou sur des Marbres, & qu'on nomme *Amyranthe*, *Linvis*, ou *Arbeste*. On cite pour appuyer les propriétés qu'on lui attribue, ce que *Vitruve* dit de ce Château, qui brava la colère de *César* en

résistant aux Flames, qu'il fit allumer à l'entour. On a placé, dans la Bibliothèque du Vatican, un Suaire fait de Lin incombustible. Il a dit-on, neuf palmes romaines de long, sur sept de large & est encore plein de cendres, & d'ossements à demi brûlés. Le Pape *Damase* a écrit qu'il y avoit une Lampe perpétuelle au Baptistaire de *Rome*, dans laquelle on s'étoit servi d'une mèche faite avec du Lin incombustible. On a dit aussi, que *Callimagne* avoit consacré au Temple de *Minerve*, à *Athènes*, une Lampe d'or, qui éclairoit pendant une année entière, sans qu'on la touchât. Pourquoi les *Vestales* ne faisoient elles pas usage à *Rome* de cette merveilleuse mèche, elles n'auroient pas été en danger de laisser éteindre le feu sacré? On dit que *Cicéron* en avoit connoissance, & qu'il en fit usage dans le Tombeau qu'il consacra à sa chère Fille *Tullie*, qui étoit encore éclairé par une Lampe perpétuelle, plusieurs Siècles après. Mr. *Mahudel* qui a fait une Dissertation curieuse sur ce sujet, paroît surpris qu'on n'essaye pas d'employer cette espèce de Lin, dont l'expérience, dit-il, à justifié l'usage.

Ce qu'on a dit des épreuves de fidélité & du feu des *Vestales*, me rappelle que l'une d'elles étant soupçonnée, fit pour sa justification un prodige étonnant. Elle puisa de l'Eau,

avec un Crible percé. Après cela le Lecteur pourroit ; il douter de tant de choses que l'on dit sur les Monstres ? Il y en a de certaines dont d'habiles Physiciens & Anatomistes rendent témoignage , & qu'ils ont même vû de leurs yeux ; d'autres sont très douteuses ; quelques une sentent si fort la Fable, qu'on se seroit dispensé de les rapporter ; mais on a crû qu'il n'étoit pas mal , pour humilier l'homme de faire conoitre , jusqu'à quel point il a porté son amour pour le Merveilleux : Rien peut-être n'est plus propre à faire détester la Superstition, & à en faire sentir le ridicule , que de la montrer telle qu'elle est , en découvrant toutes ses faces. On a dit , que les Prodiges n'étoient que pour les Insensés. On fait bien mieux ce qui est digne d'être crû , quand on a appris à le discerner de ce qui ne mérite pas de l'être. Ce n'est pas qu'on doive rejeter , sans examen, ce qui nous paroît être hors du cours ordinaire des choses. Combien n'y a t'il pas d'objets , ou que nous ne conoissions point , ou dont nous ne conoissions que certains côtés ? Il faut bien distinguer le faux de ce qui est extraordinaire. Un événement , peut être très singulier , peu vraisemblable même , & être vrai : Nous ignorons quelles sont les forces de la Nature. Telle chose sera extra-

ordinaire pour un Ignorant, qui ne le fera point pour un Savant. La Créature dont le pouvoir a des bornes, ne peut agir que dans la sphère de son activité. Il s'agit de savoir jusqu'où elle peut aller, mais qui est capable d'en bien déterminer toute l'étendue, & d'en fixer les limites?

Mais quoi qu'on doive être très réservé à décider sur la vérité & la nature de certains faits, il y en a dont la fausseté saute, pour ainsi dire, aux yeux. Il faudroit s'aveugler volontairement pour y donner la plus petite créance; ainsi lorsqu'on lit que les *Penates*, aportés par *Enée* à *Lavinium*, ne purent être transportés à *Albe*; que le Devin *Accius Navius* trancha un Caillou en deux coups de rasoir pour convaincre l'Incrédulité d'un Roi de Rome, qui méprisoit les Augures & la Divination *Hétrusque*; tout cela, & d'autres fables ne méritent pas notre attention; c'est un métal qui ne sauroit soutenir l'épreuve de la Coupelle.

Jé dirois presque la même chose de certains Mensonges que quelques Historiens n'ont pas eû honte de débiter. *Cédrenus* & *Théophanes* ont écrit, que les premiers Rois de France avoient l'épine du Dos couverte & hérissée d'un poil de Sanglier. N'a-t'on pas dit, que le corps de *Charles Martel* s'étoit
chan-

changé en un Dragon afreux, qui s'envola dans un tourbillon de fumée épaisse, pour punir ce Prince d'avoir pris quelques Biens de l'Eglise, afin d'être en état de repousser une Armée nombreuse de *Sarafins*, qui vouloient subjuguier la France.

Mr. le Marquis de *Maugiron* nous apprend une chose bien singulière, dans une Relation qu'il a donnée au Public. Il naît, dit-il, dans le *Valais*, une espèce d'Hommes extraordinaire, on les appelle *Crétins*: Ils sont sourds, muets & imbéciles; ils ont des Goitres qui leur pendent jusqu'à la Ceinture: On n'aperçoit en eux aucune trace de raisonnement; mais en revanche, ils ont une activité merveilleuse, pour tout ce qui a rapport aux besoins corporels. Les Gens du *Valais*, regardent les *Crétins* come les Anges tutélaires des Familles. Je ne sai si ce fait est vrai; j'y soupçonne du moins beaucoup d'hyperbole. L'Imagination grossit bien les Objets, & souvent nous ne voyons que ce qu'elle nous montre. L'Ecrivain, *Messieurs*, qui vous a promis un petit Recueil d'Observations sur l'Histoire Naturelle & sur la Philosophie, doit bien s'en défier.



R E F L E X I O N S

Sur divers Sujets proposés par plusieurs Aca-
démies , l'An 1752. & 1753.

A MR. M.

Vous vous atendiés à un Discours suivi
& méthodique sur chaque Question que
vous m'avés indiquée, & vous n'aurez de
moi que des Réflexions courtes & détachées;
cela ne s'appelle pas aspirer au Prix, aussi
n'est il pas le but que je me propose. Il est
trop difficile d'arriver au Port sur une Mer
pleine d'écueils;

Timide Matelot qu'épouvante l'Orage
Dès que le bord paroît, sans songer où je suis,
Je me sauve à la nage, & j'aborde où je puis.

D E S P R E A U X.

La première Question qui se présente est
celle-ci. *Quelle est la Vertu la plus nécessaire*
à l'Homme, & quelle est celle qui fait les
Héros?

Je répons que c'est l'Amour du Prochain:
Je pense aussi que cette même Vertu, bien
entendue, fait les vrais Héros. Donons quel-
que étendue à cette idée. L'Amour du Pro-
chain

chaîn renferme nécessairement le désir de faire aux Homes tout le bien qui est en nôtre pouvoir, & de leur rendre une exacte justice. Selon cette explication, la Fraude, la Violence, l'Avarice, la Perfidie, enfin tous les Maux qui affligent les Homes seront bannis de dessus la Terre; au lieu de ces Vices honteux, qui dégradent l'Home, on verra régner l'Equité, l'Amitié tendre & compatissante, l'Ordre & la Paix. Dès que l'on aime sincèrement les Homes, la Prudence règle nos Actions & nos Discours; plus de ces Médifances & de ces Calomnies qui ternissent la réputation, & jettent le trouble dans la Société; plus de ces coupables Mensonges qui, en ravissant la Vérité, jettent dans les Esprits, l'incertitude & la défiance; plus de ces Larcins secrets ou public, qui, par une adresse ou une force criminelle, font passer dans nos mains le fruit du travail & de l'Industrie des autres. Si l'on aime les Homes on travaille pour les aider dans leurs besoins; en subvenant à ses propres nécessités, on soulage les Malheureux; on tâche du moins de les consoler par des réflexions salutaires si l'on ne peut pas tarir leurs larmes par des Services réels. Nôtre prospérité s'augmente par celle d'autrui, & nous nous faisons un plaisir du succès des autres.

autres. Nous trouvons une douce satisfaction à développer & à cultiver leurs talens ; à leur communiquer nos connoissances, & à répandre la lumière ou régnoit l'obscurité.

Qu'il est doux, qu'il est grand de se dire à soi même
Je n'ai point d'Ennemis, j'ai des Rivaux que j'aime ;
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens ;
Les Arts nous ont unis ; leurs succès sont les miens.

V O L T A I R E.

Si après avoir considéré l'Homme en particulier, je viens à le considérer come Sujet, ou come Souverain, je trouve encore que l'Amour du Prochain est la plus nécessaire de toutes les Vertus, & que c'est celle qui fait les Héros. L'Amour du Prochain nous engage à respecter & à pratiquer les Loix qui sont le plus sûr rempart du bonheur des Particuliers, & de la prospérité publique. Un Homme qui aime le Prochain ne formera jamais des Complots pernicieux à l'Etat ; il s'acquitera de ses Emplois avec zèle & fidélité. Il ne refusera point les Charges Publiques par indolence, mais aussi il ne les recherchera point par ambition. Sans intrigues, sans cabales il se bornera à être Sujet fidèle & bon Citoyen. Si la Providence l'appelle à gouverner, il n'aura en vûe que le bien public, & chérira come ses Enfants, un Peuple qui l'aimera come son Père. La seconde

conde Question que je me propose de traiter est celle ci, qui a beaucoup de rapport avec la précédente ; *Combien il est dangereux de mal placer la Gloire* : Elle a été donnée par l'Académie de *Marseille* l'an 1752.

On place mal la Gloire de plusieurs façons , & parce qu'on s'en fait une fautive idée. • L'Avare la fera consister à acumuler des Richesses , qui sont perdues pour la Société , parce qu'il les possède , sans en jouir , & sans en laisser jouir les autres. L'Ambitieux mettra la Gloire à parvenir aux Dignités , & à s'élever au dessus des autres , quand on devroit les écraser , & marcher sur leurs ruines. Il ira de Victoire en Victoire , de Conquête en Conquête tant qu'il trouvera des Hommes à subjuguier & de la Terre à conquerir , & ne s'arrêtera que lors qu'il ne trouvera plus d'Esclaves , & qu'il aura fait du Monde entier , une vaste Prison , ou un Désert affreux ;

L'obscurité vaut mieux que l'éclat des forfaits.

Celui ci se précipite dans les dangers , & ne voit pas l'Abîme qui s'ouvre sous ses pas , & qui en l'engloutissant l'efface de la mémoire des Hommes , & ne laisse même aucune trace de son existence. *César* fait consister la gloire à mettre la Patrie aux fers & à opprimer la liberté de ses Concitoyens : *Brutus* la met

à être leur Vengeurs , & à sacrifier à la Patrie les Sentimens de l'Amitié & de la Reconnoissance. Un faux brave fera consister la Gloire à laver dans le Sang de son Ennemi un Afront chimérique par un Crime réel. Un Home perdu dans le Luxe & dans la Mollesse mettra la gloire à éfacer tous ses Egaux par la somptuosité de ses Meubles & de ses Habits ; par le faste , l'abondance , & la délicatesse de sa Table ; & il se ruinera véritablement en brillantes bagatelles , pour vouloir paroître riche.

Plusieurs Savans ne placent pas mieux la Gloire , & ne s'en font pas une plus juste idée. Quelques uns s'entêtent d'opinions abstraites , dont ils ne peuvent sonder la profondeur , & s'égarent dans des espaces imaginaires : Ils placent la Gloire à creuser ce que l'Home ne peut comprendre. D'autres se glorifient d'avoir découvert , l'Année de la Naissance ou de la Mort , d'un Prince , qui ne tient aucun rang dans l'Histoire , & dont le nom ne fait que grossir de pesantes Chronologies. *Ménage* se faisoit honneur d'avoir savamment débrouillé d'obscures *Etiologies* qui n'éclaircissent rien , & ne conduisent à rien ; Erudition qui ne vaut pas ce qu'elle coute à aquérir. Je conois des Savans qui ont étudié toutes les Langues.

Ils

Ils auroient pû servir d'Interprètes à ceux qui bâtissoient la Tour de *Babel* : leur Mémoire est chargée de mots , mais non de choses. Ils ont tout appris excepté ce qu'il faut savoir ; ils ont la Tête pleine , & l'Esprit vuide. Ils ignorent également & leurs devoirs , & les Bienféances , & mettent la Gloire a apprendre je ne fai quel Jargon scholastique dont ils font un grand mystère , & qui ne sauroit augmenter ce précieux trésor de Connoissances que les Vrais Savans grossissent & multiplient en le comuniquant. Je ne veux point leur dérober la gloire qu'ils méritent ; la mépriser , c'est cesser d'en être digne.

Que n'aurois-je pas à dire de ces Usurpateurs d'une fausse Gloire , de ces Titans de la République des Lettres qui s'érigent en Dictateurs , & qui veulent subjuguier les Esprits, come *Alexandre* triomphoit des Homes.

La véritable Gloire est inséparable de l'Ordre , de la Modestie & de la Justice ; elle est la Compagne de la Vertu. Il faut pour l'aquérir faire des Actions dignes d'être célébrées , ou composer des Ouvrages qui méritent de passer à la Postérité.

On ne voit pas la gloire où elle est , & on la cherche où elle n'est pas ; voyés cet Homère fier de sa naissance & du mérite de ses Ancêtres ,

cêtres, il s'apésantit sur leur éloge, & nous dit bien moins ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été; parce qu'ils ont exécuté de grandes choses, il se croit en droit de n'en faire que de petites; il s'endort à l'ombre de leurs lauriers, sans penser que l'éclat de leurs Vertus, ne sert qu'à faire mieux briller ses défauts, & qu'il n'est pas si aisé d'hériter des Talens du Génie & des Connoissances de ses Aïeux que de leurs Biens, de leurs Titres & de leur Nom. La Noblesse est un avantage, mais elle n'est un mérite qu'autant qu'on a le Cœur aussi grand que la Naissance, & que l'Esprit & les qualités de nos Pères passent dans nos Veines avec leur sang; autrement, je le déclare, quelques honorables que soient les Dignités d'un Duc, ou d'un Prince, je les place dans la roture, & je ne les crois pas paitris d'un limon plus fin que celui du reste des Mortels.

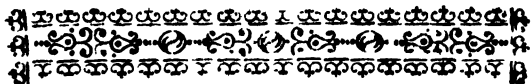
Voiés encore cet Home qui marche les yeux baissés & ceint d'un Cilice: L'Humilité est dans son extérieur, mais l'orgueil est dans son Cœur; il cherche les regards des Homes en affectant de les éviter. Sa fastueuse modestie n'est qu'un raffinement de vanité. C'est un Orateur superbe qui prêche contre la gloire. Il veut des Panégiriques en déclamant sur le mépris & le néant des louanges.

Enfin l'Homme se séduit lui même, & il est sans cesse la dupe de son Amour propre. *La Vertu même n'iroit pas loin si la Vanité ne lui tenoit compagnie*, dit un illustre Auteur, nous immolons à cette fumée nos plus beaux jours; souvent même nôtre santé & nôtre vie.

Le desir de la Gloire est naturel à l'Homme; il est come le sceau & l'empreinte de la noblesse de son origine: Il en est de ce desir, come des Passions; on ne doit pas chercher à l'éteindre, mais à le moderer, & à lui fournir des objets dignes de lui. S'il est dangereux de mal placer la Gloire, rien aussi n'est plus utile & plus avantageux à l'Homme & à la Société que de donner à la Gloire la place qu'elle mérite. C'est un Vent salutaire qui nous portera à des Actions bones & louables; il excitera les Talens chez les uns, & les Vertus chez les autres. Le desir d'être estimé, & d'étendre, pour ainsi dire, son Nom & son Existence, a produit les grands Poetes & les grands Orateurs. En semant pour la Renommée on sème pour l'Immortalité. Ne le dissimulons point; le desir ardent de la Gloire, a fait éclore non seulement les Législateurs, ces illustres Précepteurs du Genre-Humain, les Inventeurs des Arts & des Sciences, mais il a fait naître
encore

encore les Héros. L'Amour de la Vertu & de la Patrie est un sentiment trop lent, & trop modéré pour obliger les Hommes à triompher des plus fortes passions, & à s'immoler eux-mêmes au Salut public. Si *Brutus* sacrifie ses Enfants à la Liberté, c'est parce qu'il adopte pour ainsi dire la Postérité des Romains pour sa Famille. Si *Curtius* se jette dans un Goufre, c'est parce qu'il préfère une Vie immortelle dans la Mémoire des Hommes, à une Vie courte & périssable. Si *Titus* renvoie *Berenice* qu'il adoroit, s'il devient les délices du Genre humain, c'est parce qu'il voit les Lauriers que lui prépare la Renommée; mais la Gloire est quelque chose de si délicat que le moindre soufle peut la ternir, le comerce du Vicé avec l'Innocence peut la flétrir! En mettant de l'un à l'autre une si petite distance, il est à craindre qu'ils ne tombe dans le même écueil.





R E P O N S E

*A la Question proposée dans le Journal Helvét.
du Mois de Février 1753. Si la Critique
est plus utile que dangereuse.*

LA Critique est *l'Art de juger des Ouvrages d'esprit*, c'est à dire, *d'en savoir connoître les beautés & les défauts*. Il suit naturellement de cette Définition, que cet Art est très utile aux Belles Lettres. Sans lui, tous les Ouvrages seroient égaux; ce n'est que par le discernement d'une sage Critique, que nous mettons le prix aux Veilles des Savans. D'ailleurs, quel bien n'a pas apporté aux Beaux-Arts cette Science? Ne lui doit-on pas une partie des progrès qu'ils ont fait? Quelle obligation n'a-t-on pas aux *Scaligers*, aux *Lipses*, aux *Casaubons*, aux *Vocius*, aux *Saumaïses*, & à tant d'autres fameux Critiques, qui par leur soin, ont corrigé beaucoup de fautes, dans une quantité de Livres; qui nous ont enseigné par leurs écrits à distinguer le bon du mauvais, le vrai du faux? Je ne veux pas dire, que ces Auteurs soient sans vices, & qu'ils n'aient pas, eux mêmes, donné prise à la Critique; néanmoins cha-

cun s'accorde à dire qu'ils ont procuré un grand bien.

Cependant, quoique cet Art soit très avantageux ; il en est de la Critique, come de la plupart des bones choses. Le mauvais usage que l'on en fait, est cause qu'elles sont méprisées.

J'aimerois extrêmement, qu'un Auteur qui se mêle de critiquer, voulut avant tout, faire conoitre le bon qui se trouve dans un Livre, soit pour la Matière, soit pour l'Ordre, soit pour la Diction ; qu'ensuite, il passa à ce qu'il y a à reprendre sur ces points. Cela fait, suivant les règles, feroit d'un avantage distingué, sur tout aux jeunes gens, pour les diriger dans la conoissance, des bons, & des mauvais Livres.

La Critique pratiquée, par des Persones éloignées du caractère d'honête Home, de douceur, de politesse, est une Epée dans les mains d'un Fou.

L'on fait tout cela ; personne ne l'ignore, & ce qu'il y a de singulier, c'est que les Auteurs mêmes, qui paroissent le savoir le mieux, sont souvent, ceux qui se sont le plus éloignés de ces Sentimens.

Dès que quelqu'un lit un Livre, s'il y trouve un seul passage qui ne l'acomode pas, il y en a assés pour lui faire concevoir le dessein

sein de critiquer le tout. Quelquefois , ce ne sera que deux ou trois lignes , qui auront été cause que tout l'Ouvrage ne vaut rien. Est-on tombé sur ces mots , l'on s'indispose , & l'on recommence aussi-tôt le Livre , avec le dessein formé d'y trouver des vices. On ne s'en étoit pas aperçu la première fois ; mais quel sens ne céderoit à la disposition des recherches ? C'est cette maligne disposition , qui fait qu'on devient l'Ennemi personnel de l'Auteur , par la raison que tout Offenseur , le devient de l'Offensé. Il seroit alors bien difficile de juger à qui l'on en veut , à l'Ouvrage , ou à celui qui l'a fait.

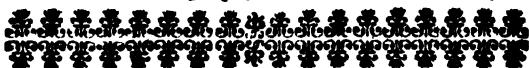
Voilà comment se forment les *Zoiles*. De cette sorte , je crois que l'on pourroit fort bien définir la Critique , un Discours par lequel on méprise quelqu'un , & on lui dit des Injures , sous le prétexte de quelques défauts dans ses Productions.

Malgré cela , je crois qu'à tout prendre , la Critique est utile au Public , & désavantageuse aux particuliers qui l'a font , & à ceux qu'elle a en vue. Mais , tout come dans une République , on doit préférer l'intérêt public , au particulier ; de même aussi , doit-on préférer l'intérêt général de la République des Lettres à l'intérêt particulier de ses Membres.

Je balance pour dire, si l'on ne se trouveroit pas bien, qu'il y eût encore, dans le Monde Savant, quelques *Sciopius*. Il y a toute aparence, que de telles gens éfraieroient une quantité de *Savantas*, & leur oteroient la démangeaison de nous inonder de leurs Copies. De nouveaux *Sciopius* feroient un mal; mais enfin, il en reviendrait un bien. Car s'il y a beaucoup de petites Critiques, il faut avouer qu'il y a bien des petits Auteurs. Tout au moins, seroit-il fort nécessaire, qu'il se trouvât quelque Critiques droits, & bien intentionnés, qui tachassent d'expulser des Livres d'aujourd'hui, ces idées, qu'on appelle à la mode, c'est à dire, impies, qui vont chercher place presque par tout.

Dat veniam Corvis, vexat censura Columbas.





E S S A I

*Sur la Critique, par l'Auteur des Pensées détachées sur l'Amour *.*

DE tout tems l'Esprit de l'Homme porté à la Malignité, à fait usage de la *Critique*. Nous voions que sous le Règne d'*Auguste* on critiquoit déjà les Auteurs. Les *Satires* de *Perse*, de *Juvenal*, & d'*Horace* même, en font des preuves convaincantes. L'utilité qu'on en a tiré d'abord, a encouragé à la continuer; & come il n'y a point d'Ouvrage exempt de défauts, tout sujet en pouvoit être l'objets. La différence seulement qui se trouvoit, entre celle d'un bon Ouvrage & d'un mauvais, étoit, qu'on relevoit avec plus de malignité, le peu de défauts qu'on remarquoit dans le premier & qu'on y ajoutoit des Comentaires railleurs, inutiles à l'autre, qui par soi même se décrioit assés. D'ailleurs come la *Critique* suppose du Goût & des Connoissances, plusieurs personnes qui ne s'en feroient jamais mêlées, s'en occupèrent uniquement pour faire croire qu'elles avoient du Génie & du Discernement. D'au-

C c 3

tres.

*. Voies le Journal de Décembre 1752. pag 627

tres, jaloux d'un Auteur à cause de sa célébrité, firent paroître contre ses Ouvrages un nombre infini d'Epigrammes, les unes plus outrageantes que les autres, & qui toutes devant leur existence aux principes les plus méprisables, concluoient & s'accordoient à dire que l'Ouvrage qui faisoit le sujet de leur pointe ne valoit rien.

La *Critique* pourroit se diviser en trois genres. La *Critique proprement dite*, la *Satire* & le *Libelle*.

La *Critique* proprement dite est le Jugement exact qu'on porte d'un Ouvrage, qui en fait apercevoir les défauts, tout come les beautés. Elle n'a pour but que d'empêcher le Public d'être inondé de mauvais Ouvrages, & d'adopter des sentimens faux. Elle lui apprend à juger avec discernement & jamais à la légère. Ce genre de Critique est très utile, parce qu'il rend les Auteurs beaucoup plus circonspects qu'ils ne le feroient & les empêche, pour ainsi dire, de mettre au jour du *Mauvais*; ce qui par là même est d'un grand avantage pour le Public. Elle exige plusieurs choses, sur tout, de la délicatesse & de la politesse. De la délicatesse pour la manière façon qu'elle ne puisse point choquer l'Auteur qui en est l'objet; de la politesse, pour le dédomager par quelques louanges, dites en passant, du chagrin que lui cause indubita-

blement les défauts qu'on relève dans son Ouvrage. Outre cela, elle demande de l'Esprit. Dès que vous critiqués les autres, que vous voulés vous ériger en Censeur; on exige par la même de vous, beaucoup plus qu'on en exigeroit d'un autre. Sur tout point d'Ironie piquante, point de ces formules méprisantes dont on n'honore que trop ordinairement les Productions d'un Auteur. Loin de faire entrer par là le Public dans vos sentimens, vous l'en dégoutés, en l'autorisant à croire que c'est l'envie, ou quelque inimitié particulière, qui vous porte, à déprimer son Ouvrage? On se défie toujours d'un Jugement qui prend sa Source dans quelque Passion, parce qu'effectivement, il ne peut qu'être faux, ainsi une telle Critiquè ne peut qu'aliéner les Gens de bon sens contre son Auteur.

La délicatesse d'une Critique consiste à combattre les erreurs d'un Ecrivain, avec beaucoup de moderation, à relever ses défauts avec beaucoup de douceur. Amoin- drissés les plutôt que de les rendre plus grands qu'ils ne sont. Par là vous aquérés & son estime & celle du Public. Mais, dira-t'on, faut il donc renoncer à la vérité, en retranchant de la réalité d'un défaut? Non; mais il y a deux faces sous lesquelles on peut

la présenter , fans blesser la plus exacte vérité. On peut mitiger ses expressions , les rendre moins rudes ; en un mot attaquer les défauts sans toucher à l'Auteur. L'une de ces faces vous représente simplement la faute ; l'autre l'aggrave & la perd , pour ainsi dire , de vûe , pour s'atacher à la Source où elle a pris naissance. Pour voir des exemples de l'une & de l'autre , on n'a qu'à lire *les Remarques sur quelques endroits de la Préface de Monsieur Despréaux , dans les Essais de Littérature & de Morale par l'Abbé Trublet , & la Critique de la Henriade*. On verra , dans la première , toute la délicatesse dont un Abbé *maniéré* est susceptible : Dans l'autre , au contraire , tout le fiel que l'envie peut répandre sur une Plume satirique. D'ailleurs ; la Critique accompagnée de toutes les choses dont j'ai parlé plus haut , marque une certaine éducation & dénote une personne sensée & raisonnable.

Outre ces caractères que la Critique doit avoir , elle exige encore la réalité des défauts & non l'apparence. J'en ai vû quelques uns dont l'objet paroissoit à la vérité défectueux au premier abord , mais qui , considéré attentivement n'étoient rien moins que cela. J'en ai vû d'autres , qui rouloient sur une équivoque , & qui faute de prendre le Sens véritable

ritable de l'Auteur , donoient elles mêmes dans l'erreur. On voit peu de Critiques justes & qui réunissent en elles toutes ces qualités. On ne voit , pour ainsi dire , que de misérables Rapsodies , qui ne doivent leur existence qu'à la Passion. Ces Critiques devroient plutôt accréditer un Livre que de l'abaisser ; & en effet elles ne préviennent que des personnes sans Esprit & sans discernement.

Une Critique piquante n'est plus Critique, elle devient Satire. La véritable Critique ne fait que considérer ; la Satire attaque : Quoi de plus utile pour le Public , si deux Auteurs qui ne sont pas du même sentiment, résolvoient leurs Objections respectives , avec modération , & si , conduits par le simple desir de rechercher la vérité , ils n'avoient pas recours à de vils subterfuges , & à des chicanes indignes de Gens d'esprit , & de bon sens.

La Critique telle que je l'ai dépeinte est très nécessaire. Chacun n'est pas doué d'un Esprit subtil & d'une grande Pénétration. Il nous arrive souvent de nous en laisser imposer par un Auteur qui fait user de son Eloquence. Des raisons spécieuses au fond, nous paroissent des preuves convaincantes. Des idées , qui n'ont qu'un faux brillant , mais couvertes d'une couche de solidité
apa-

aparente, nous en imposent. A tout cela se joint encore nôtre Paresse, qui ne nous permet pas de prendre la peine d'examiner le sujet à fond, de le considérer attentivement, d'en discerner le faux, & d'écarter le brillant trompeur qui l'environe, & qui nous plait. De là il s'ensuivroit, que nous nous laisserions entraîner par le stîle séduisant d'un Auteur; nous adopterions aveuglément ses idées, & par là même nous tomberions dans l'erreur; si une Critique judicieuse ne nous faisoit apercevoir les Idées dépouillées de l'éclat qui nous éblouissoit, & ne nous ramenoit par là au chemin de la Vérité, d'où indubitablement nous nous ferions écartés.

Il n'y a guères que de bons Livres qui soient les objets d'une telle Critique. Un mauvais ouvrage n'en a pas besoin. Ses défauts se montrent allés d'eux mêmes, & sans aucun secours, ils sautent aux yeux des plus prévenus, a moins qu'on ne le soit autant que celui qui a eû l'audace de le donner au Public. Quand je parle de bons Livres, je n'entens pas seulement un Ouvrage excellent, mais encore un médiocre. Un Auteur peut passer pour bon, s'il a eû allés de talens pour faire une production médiocre. *Les Auteurs médiocres* dit l'Abé Trublet, dans ses *Essais de Literature &c*,
sont

sont communs parmi les Auteurs ; mais les Hommes, capables d'être Auteurs médiocres, sont très rares parmi les Hommes, je dis parmi ceux même qui se piquent d'Esprit & de Littérature.

Tout Ouvrage est susceptible de Critique. Les meilleurs ont nombre de défauts. Homère, l'un des plus grands Hommes qui aient jamais existé, sommeille quelque fois ; on peut cependant dire, sans crainte d'exagérer, que jamais il n'y eût de Poète ni avant lui, ni après lui, qui l'ait pû, je ne dis pas surpasser, mais même égaler. Pour appuyer ce que je dis d'un témoignage respectable, on me permettra de transcrire un passage qui le regarde, d'un des plus illustres Auteurs de l'Antiquité. Homère *, dit-il, dont le Génie vif, & élevé, n'a jamais eû de pareil, parût alors avec beaucoup d'éclat. Lui seul par la majesté qui règne dans ses Ouvrages & le feu de sa Versification, a mérité le Titre de Poète. Et un peu plus bas ; Homère & Antiloque sont les seuls qui sans aucun Modèle & ne devant rien qu'à la fécondité de leurs Esprits, aient

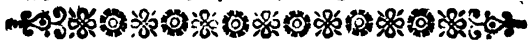
* Clarissimum deinde Homeri illuxit ingenium, sine exemplo maximum, qui magnitudine Operum, & fulgore Carminum, solus appellari Poëta meruit.... Neque quemquam alium cujus operis primus Auctor fuerit in eo perfectissimum præter Homerum & Archilochum reperiemus. *Caj. Velleius Patercul. Lib. 1 Cap. V.*

aient été aussi parfaits dans les Ouvrages qu'ils ont composés.

Les meilleurs Auteurs sont ceux qu'on critique avec le plus de force & de vivacité, mais ordinairement les Ouvrages qui les attaquent sont plutôt des Satires que des Critiques. *Racine* dit l'Abé du Bos, dans ses Réflexions critiques sur la Peinture & sur la Poésie, *Racine a s'il mis au jour une Tragédie dont on n'ait imprimé une Critique qui la rabais-
sait au rang des Pièces médiocres, & qui con-
cluoit à placer l'Auteur dans la classe des
Eoyers & des Pradons :*

L'Auteur promet la suite de cet Essai pour le Mois prochain.





ESSAI sur les Passions.

CHANT II. *

DE ces aimables Lieux où *Minerve* t'inspire ,
 Viens présider encor aux accords de ma Lire ;
 Cher T** , suivons l'Homme en ses égaremens ,
 Et de ses passions peignons les mouvemens.
 Le Printems a fait place à l'Eté de son âge ,
 Il a vû dissiper un dangereux Orage ,
 Sans doute , délivré de ses tristes fureurs
 Il va d'un jour serein éprouver les douceurs !
 Mais à peine le calme a suivi la tempête ,
 A peine de ce joug a-t-il sauvé sa tête ,
 Qu'une nouvelle erreur l'entraîne dans son cours :
 Echappés aux dangers qui menaçoient leurs jours ,
 Ainsi les Matelots se livrent à la joie ;
 Dans les plus vifs transports leur Ame se déploie ,
 Ils mêlent a leurs Chants le nom du Dieu des Mers ,
 Les Airs sont ébranlés par mille cris divers.
 Mais qui pourroit fixer la fortune inconstante ?
 La cruelle sourit & trompe leur atente ,
 Au sein même du Port , ils trouvent le tombeau.
 Tel l'Homme a l'œil couvert d'un funeste bandeau :
 L'Ambition déjà succède à la tendresse :
 Fatale illusion , trop dangereuse yvresse !
 Dans son cœur agité tu souffles tes fureurs ;
 Fol amour d'un grand Nom , chimériques honneurs !
Sous

* *Voies le 1er. Chant Journ. de Fév. p. 205. Ce 2^d. Chant nous étant parvenu trop tard pour le Journ. de Mars , nous l'insérons ici avec le 3^{me}. ❧ nous donnerons le dernier le Mois prochain.*

Sous un Masque trompeur , tout contre lui conspire.
 Votre éclat emprunté l'éblouit & l'atire ,
 Courant après des Biens qui fuient sous ses pas ,
 Dans les plus durs travaux il trouve des apas :
 Ce qu'il a de plus cher , il vous le sacrifie ,
 Aux périls les plus grands , il expose sa vie :
 En vain , pour réprimer de bouillantes ardeurs ,
 La Mort à ses regards présente ses horreurs :
 Aux tremblantes lueurs d'une sombre lumière ,
 Il la découvre en vain au bout de la Carrière ;
 Dans les Plaines de *Mars* , par un plomb meurtrier ,
 Le Héros sous ses coups voit faner son Laurier ;
 Au travers des Mourans , elle s'ouvre un passage ,
 Sur sa trace sanglante imprime le carnage ,
 Par un meurtre nouveau signale chaque pas ,
 Et jusqu'aux derniers rangs va porter le trépas :
 Par de lugubres cris , annonçant sa conquête ,
 D'un funèbre Cyprés , elle entoure sa tête.
 L'Homme est inaccessible à la crainte , aux terreurs ,
 Il en rit & les croit de vulgaires erreurs.
 Inutiles efforts , pour ralentir sa course :
 Le *Danube* plutôt monteroit vers sa Source ,
 Le Soleil par le Pole , abandonent son cours ,
 Aux Mortels éfraîés traceroit d'autres jours.
 „ Rien n'étonne, *dit-il*, une Ame généreuse :
 „ De mon propre salut la fortune soigneuse ,
 „ Saura me garantir de ses funestes traits ,
 „ Aux horreurs des Combats prêtera des attraits :
 „ Ou si du noir trépas , Victime infortunée ,
 „ Je dois voir en ces Lieux finir ma destinée ,
 „ Et si mon œil se ferme à la clarté du jour ,
 „ Dans la nuit éternelle abimé sans retour ,
 „ Je mourrai satisfait périssant avec gloire :
 „ Il est beau de paroître au Temple de Mémoire ,
 „ Et de fixer par-là le destin sous ses Loix.

D'un

D'un chimérique honneur l'impérieuse voix
 Au milieu du danger le séduit & l'atire ;
 Ainsi la passion exerçant son Empire ,
 Le guide , à la lueur d'un magique Flambeau ,
 Montrant tous les Objets sous leur jour le plus beau.

CHANT III.

PAR une Loi suprême , éternelle , immuable ,
 Les Saisons , en suivant un cours invariable ,
 Sans jamais se confondre , après des tems égaux ,
 Ofrent à nos regard des spectacles nouveaux :
 L'Été fuit & bientôt est suivi par l'Automne ,
 Aux Moissons de *Cérès* vient succéder *Pomone*.
 A t-on vû cher T** la Neige & les Glaçons
 Se mêler à l'émail de nos tendres Gazons ?
 Le Printems a ses Fleurs , l'Hyver à ses Orages ,
 La seule Passion est propre à tous les âges ;
 Et quand l'Home courbé sous le fardeau des Ans
 Trainé à peine des pas incertains & tremblans ,
 Quand on le croit exempt, de tourmens & de craintes,
 Il n'est pas à l'abri de ses vives atteintes ;
 Au terme de sa course il la retrouve encor ,
 Il la sert , il l'encense , esclave de son or :
 Il brûle d'une ardeur que rien ne peut éteindre.
 Vieillard infortuné , que son sort est à plaindre !
 Déjà précipité dans de nouveaux liens ,
 Il place son bonheur en de fragiles biens ;
 Pour se les procurer il met tout en usage ,
 Heureux si ses travaux avoient un but plus sage !
 Oh ! s'il avoit encore son ancienne vigueur !
 Oh ! si le tems sur lui n'exerçoit sa rigueur !
 Au gré , de ses souhaits , si reculant son âge ,
 Il pouvoit se livrer à son bouillant courage !
 Falut il sous le Pole au delà de nos Mers

Passer

Passer de tristes jours en d'éternels Hyvers ?
Ou dirigeant ses pas vers la Zone torride ,
S'exposer aux ardeurs d'un Soleil homicide :
Au desir qui le ronge il ne met aucun frein ,
Il pourroit tout oser par l'apas d'un vil gain.
Mais foible , languissant , glacé par les Années ,
Ses Vœux ne changent point l'ordre des destinées.
Ah ! si leur dure Loi l'arrache à ces objets ,
Pour atteindre à son but il est d'autres projets ;
Pour apaiser la soif qui le brule sans cesse
Il voit une autre route ouverte à la Vieillesse ;
Exerçant sur lui même un suplice nouveau
Il devient son Tiran & son propre Boureau.
C'est peu , que du plaisir son Cœur se fasse un crime ,
Plaisir plein de douceurs quand il est legitime ,
C'est peu qu'il le redoute ainsi qu'un noir poison ,
Qui corrompant l'Esprit séduit nôtre Raison ,
Come un obstacle au bien pour lequel il soupire ;
Jouet infortuné d'un funeste délire ,
Il veut se retrancher ses précieux secours
Dont l'usage agréable a conservé ses jours ,
Aliment salubre , auquel les Dieux propices
Prévenant nos desirs joignent les délices.
Si du moins quand le Ciel aura comblé ses Vœux
Ses jours couloient enfin plus sereins , plus heureux !
Mais ces biens entassés dont il fait son Idole ,
Plus dangereux cent fois que les fureurs d'Eole ,
Quand se joûant de l'onde & soulevant les flots
Il porte la terreur au sein des Matelots ,
Ces biens par d'autres soins vont agiter sa vie ;
Et leur possession de mille ennuis suivie ,
Entrainant après soi la crainte & la terreur
Va faire de ses jours un tissu plein d'horreur.
Qui peut le rassurer contre un Destin barbare ?

Qui

Qui pourroit prévenir les maux qu'il lui prépare ;
 Peut être en cet instant de perfides Humains
 Porteront sur son Or de sacrilège mains ,
 En plongeant dans ses flancs une Epée homicide ;
 Un Esclave infidèle , un Héritier avide
 Peuvent par des succès heureux , mais criminels ,
 Enlever à la fois ses Dieux & ses Autels.
 En vain il voudroit fuir des objets si funèbres ;
 En vain pour s'y soustraire il cherche les ténèbres ;
 Au milieu de la Nuit , dans les bras du sommeil ;
 Par des Songes affreux ils hatent son reveil :
 Ainsi toujours tremblant & toujours misérable ,
 Le désespoir le suit , le tourmente & l'acable.
 Pernicieux Métal dont l'éclat séducteur
 Vit , dès que tu parus bannis de notre cœur ,
 Le Calme , le Repos & cette Paix aimable
 Qui faisoient de ces lieux un séjour agréable.
 Par quel charme fatal te montrant à nos yeux ,
 Vers tes frêles aspas sçus tu fixer nos vœux ?
 Pourquoi l'Etre suprême aux Mortels favorable ,
 Laisa-t-il impuni le crime du coupable ,
 Qui bravant les périls , affrontant les hazards .
 Vint d'un Monde inconnu t'offrir à nos regards ?

GENÈVE.

J. F.





V E R S

*D'une D A M E , qui prête d'acoucher cherchoit
des Consolations contre les fraïeurs de
la Mort.*

O Mort , à chaque instant présente à ma pensée !
 Cesse de m'offrir tes horreurs :
 Par ta seule image glacée ,
 Je cherche , contre tes fraïeurs ,
 Dans une sagesse insensée ,
 Des remèdes faux & trompeurs.
 A ton seul Aspect je friffone ,
 Toute ma force m'abandonne ;
 O Mort ! tu me parois le comble des malheurs :
 Que peut une Raison , que toujours environent
 Les Plaisirs , les apas de ce Monde enchanteur ?
 Son flambeau me présente une foible lueur ,
 Et tous ses conseils ne me donent ,
 Qu'un foible apui contre la peur.

Mais la Religion , mon unique ressource ,
 Me rassure contre tes coups ;
 Tes coups m'ouvriront une Source
 De gloire & de bonheur , où les Saints boiront tous.
 Qui Moi ? je pourrois être à la Mort asservie ,
 Moi , que le Ciel créa pour l'immortalité !
 Mon Etre m'est garant de mon éternité ,
 Et qu'au sein de la Mort , je puiserai la Vie ,
 Au dessus de l'Humanité ,

Heu-

Heureuse du bonheur de la Divinité,
A mon Dieu pour jamais unie.

Quel espoir ! qu'il est glorieux !
La Mort m'arrachant à la Terre,
Me portera jusques aux Cieux,
Où sur un Trône radieux

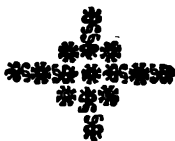
Mon œil contempera le Maître du Tonerre.

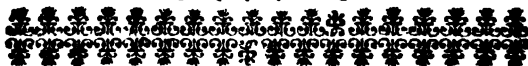
J E S U S ! par ton sang précieux
Je désarmerai sa colère,

Je ne le verrai point come un Juge sévère ;
La Foi, dans le plus grand des Dieux,
Me montre le plus tendre Père.

O Mort ! je ne crains plus ta Main,
La Vertu me rend magnanime.

Non, je ne te crains point, frappe, prens ta Victime,
Mais épargne le Fruit que je porte en mon Sein,
Alonge de mes jours, les jours de son Enfance ;
Que le moment de sa Naissance
Ne soit pas celui de sa fin !





HISTOIRE D'UN GALETAS.

Notre Curiosité, come on l'a remarqué, se borne souvent à la conoissance la plus stérile, & l'Esprit se détermine pour l'Etude, moins en vüe de quelque avantage réel, que pour sortir de l'état d'inquiétude qui accompagne l'ignorance.

Il seroit difficile de rendre raison, sans ce principe, de la peine que se donnent tant de gens, pour découvrir qui sont ceux qui ont joui avant eux, des fonds qu'ils possèdent. Que leur importe t'il, en éfet, de savoir combien de fois ces Fonds ont été aliénez? Quel avantage résulte-t'il pour le bien-être des Habitans d'un País, de conoitre les Noms de ces Barbares, qui se sont détruits mutuellement, il y a quinze ou Vingt Siècles, pour s'enlever quelques Forêts, ou quelques Pâturages? Nous voions cependant tous les jours de nouveaux Aqueurs, qui ne sauroient vivre tranquiles dans leurs Etablissemens, qu'ils n'aient appris des Anciens Habitans du lieu, l'Histoire de leurs Prédecesseurs; & il n'est point de Nation qui ne conserve le souvenir de ses Ancêtres, quelques sauvages qu'ils aient été.

Cette disposition se manifeste également, suivant l'occasion, dans les grandes come dans les petites choses. En mon particulier, il m'a toujours parû peu convenable à un Home sage, de s'abandonner à l'indolence, faute de Circonstances qui répondent à son Ambition & à son génie. C'est par cette raison, que je me suis acoutumé à examiner tous les objets qui se présentent; & come je ne saurois regarder come indigne de mon Attention l'Azile d'un Home de Lettres, j'ai rassemblé avec soin, tous les Monumens Historiques des différens Galetas que j'ai habitez;

Quantulacumque estis, vos ego magna voco.

Mes recherches m'ont procuré des Mémoires fort étendus sur plusieurs Endroits; mais la bone Femme, chez qui je loge à présent, n'étant elle même dans la Maison que depuis dixhuit Mois, n'a pû me donner que des lumières fort imparfaites, sur ses anciennes révolutions. Je n'en puis tirer non plus aucune de ces Régistres enfumez, qu'ofrent ordinairement les Murailles, parce qu'elles ont toutes été reblanchies à son arrivée; & par là, l'Ouvrier a peut être jetté un sombre voile sur nombre de Philosophes, de Politiques & de Poètes.

Lorsque je me présentai pour traiter du prix de mon Logement, mon Hôteſſe me dit qu'elle eſpéroit que je n'étois pas Auteur, parce que les Locataires du premier Etage avoient ſtipulé, qu'elle ne logeroit au deſſus d'eux aucune perſone qui exerçât une Profeſſion bruiante. Je n'eûs pas de peine à lui promettre qu'à cet égard je ne les incomoderois point, & nous conclûmes à l'inſtant nôtre marché.

A peine eûs-je paſſé quelques jours dans mon nouvel Apartement, que je començai à prendre des informations ſur mes Prédéceſſeurs, & mon Hôteſſe babillarde ſe trouva très diſpoſée à me ſatisfaire.

La Curioſité, come tous nos autres deſirs, eſt acompagnée de peine & de plaisir. J'avois l'Imagination remplie de mille découvertes & d'avantures ſingulières. Je croiois qu'elle alloit me parler de déguiſement de Gens de Condition, d'infortunes de Savans & d'autres événemens merveilleux de ce genre ; mais, que je fus un peu mortifié lors que j'appris que le premier Locataire du Galetas n'avoit été qu'un Tailleur. Ce qu'elle eût de plus important à m'en dire fût, qu'il ſe plaignoit ſouvent de l'obſcurité de ſa chambre, & qu'après y avoir paſſé un Mois, pendant lequel il ne paia que la rente d'une

Semaine, il fût obligé de mettre en gage une pièce de Drap qu'on lui avoit confiée, & d'abandonner avec précipitation le Quartier.

Il fût remplacé par une jeune Femme, qui ne faisoit que d'arriver de la Campagne, & dont la Conduite fût très régulière pendant le premier Mois. Les petits Repas qu'elle donnoit de tems en tems aux gens de la Maison lui attirèrent leur amitié. Mais à la fin, ils furent obligés de la prier d'en sortir, à cause du tort que leur faisoient dans le Monde les visites trop fréquentes qu'elle recevoit d'un certain Cousin.

Quinze jours se passèrent avant que personne se présentât pour occuper cette Chambre, & mon Hôtesse commençoit déjà à croire qu'elle avoit porté un jugement trop désavantageux sur cette jeune Femme, & à en souhaiter une semblable, lorsqu'enfin un Home âgé & d'un maintien grave, vint marchander la Chambre & convint du prix au premier Mot. Il y vivoit d'une façon fort retirée, n'en sortoit que sur la brune & y rentroit de bonne heure, d'un air tantôt satisfait & tantôt inquiet. Ce qu'il y avoit d'extraordinaire, c'est qu'il n'emploioit que des pièces d'or, & que quoi qu'il fût naturellement tranquille & phlegmatique, il devenoit d'une impatience & d'une agitation extrême, au mo-

ment qu'il en envoioit changer une , & ne se remettoit qu'après qu'on lui en avoit rapporté la Monoie. Du reste il paioit exactement son Loier , & ne manquoit jamais de reconoitre les atentions de mon Hôteſſe, par un ſouper qu'il lui donoit toutes les Semaines. Ils vivoient ainſi fort contens l'un de l'autre , lors qu'une belle nuit la Maiſon fût inveſtie par des Archers avec un Exemt à leur tête , qui demanda à viſiter le Galetas. Mon Hôteſſe l'y conduiſit , après l'avoir fort aſſuré qu'il falloir qu'il ſe trompât de porte. Mais qu'elle fut ſa ſurpriſe , lors qu'on y découvrit des Instruments de faux Monoieur ? Celui qui ſ'en ſervoit avoit déjà gagné les Toits , & étoit échapé par ce moien, au grand contentement de la bone Femme , qui eſt encore dans l'idée que c'étoit un fort honête homme , & qui trouve même étrange que l'on pende ceux qui font de l'Argent , quand il y a tant de gens qui en manquent. Elle m'a cependant avoué qu'elle ſe défiendroit toujours d'orenavant de ceux qui ne rabattroient rien du Loier qu'elle demanderoit.

Après cette Avanture , l'Ecritéau fût remis & la pauvre Femme fût obſédée de trois Semaines par une foule de Gens , avec qui il falloir grimper à tous momens au cinquième Etage. Lors qu'on y étoit, l'un
n'a-

n'agréoit par la vüe de la Chambre ; l'autre ne pouvoit s'acomoder du bruit de la rue. Un troisiéme trouvoit l'Escalier trop étroit & le plancher trop bas. Celui-cy vouloit que l'on reblanchit la muraille. Celui là disoit qu'il ne pourroit jamais vivre si loin de ses conoissances. D'autres enfin auroient voulu que les Fenêtres fussent au Midi plutôt qu'au couchant ; que la porte & la Cheminée fussent différemment placées. La plupart n'offroient que la Moitié du Loier qu'on demandoit , où bien il promettoient de donner des Arrhes & ne paroissoient plus.

Enfin un petit Home maigre , couvert d'un mauvais Habit terni , demanda à son tour à voir ce Galotas , & après s'être réservé une grande Table & deux Tablas , il le loua à bas prix. Le Marché conclu , il jetta les yeux sur ce qui l'environtoit avec un air satisfait , & prononça quelques Mots que mon Hôteesse n'entendit pas. Deux jours après , il vint prendre possession de son Logement , où il s'étoit fait précéder d'un Coffre plein de Livres. Il y vécut sans donner d'autres sujets de plainte , que le carrillon qu'il faisoit quelquefois à des heures indües , & qui incomodoit beaucoup ceux qui logeoient au dessous de lui. Il étoit rarement levé avant Midi , mais par contre , on l'en-

ten-

doit souvent parler haut avec beaucoup d'action jusqu'à Minuit. Tantôt il frapoit du pied come un furieux, jettoit ses Pincettes, renversoit ses Chaises : Tantôt il restoit assis dans un profond silence, d'où il sortoit tout d'un coup pour parler avec véhémence. Dans de certains Moment, il soupiroit, come un Home acablé d'infortunes, & dans d'autres il éclatoit en ris démesurez. S'il rencontroit quelqu'un de la Maison, il lui faisoit place, où le saluoit fort civilement, mais il ne parloit jamais. Seulement il prononçoit fréquemment ces paroles en montant l'escalier, * *Hos hupertata domata naiei*, & tout le voisinage les avoit appris, sans en comprendre le sens, à force de les lui entendre répéter. Mon Hôteesse n'osa jamais s'informer de sa Profession; & ce ne fût que le hazard qui l'en instruisit, en amenant un jour chez elle un Garçon Imprimeur qui demanda *Monsieur l'Auteur*.

Plusieurs de ces Amis l'avoient avertie de se doner de garde de cet étrange Personage, en l'assurant, que quoi qu'il parût actuellement être en son bon sens, il pourroit devenir furieux, pendant les chaleurs de l'Eté. Mais come il la païoit régulièrement, elle ne

* Partie d'un Vers d'Homère qui signifie *Habitant des Apartemens les plus élevé*.

voïoit aucune raison de le congédier, jusqu'à ce qu'ayant mis une nuit le feu à ses rideaux, il l'a convainquit par là, qu'il n'y avoit pas de sûreté à loger un Auteur dans sa Maison.

Pendant six semaines de suite, elle n'eût que des Locataires ambulants, qui la quittoient le Samedi, & qui bien loin de la paier, ne faisoient que la constituer en fraix, emportant pour le moins ce qu'ils avoient apporté. Au bout de ce tems-là, deux Sœurs vinrent occuper la Chambre. L'une d'elles, après avoir employé sa petite fortune à se faire traiter d'une maladie de langueur trop comune, mais qu'on ne nomme jamais de son vrai nom, n'avoit plus de ressource que dans les secours de l'autre. Ce fût avec bien de la peine qu'elle parvint à son Galetas, où elle expira bientôt, avec beaucoup de tranquillité, & sans avoir témoigné de chagrin ou d'impatience qu'à l'occasion de la peine & des fraix qu'elle caufoit à sa Sœur. Celle-ci lui ayant rendu les derniers devoirs, païa le peu de dettes qu'elles avoient contractées, essuia des larmes inutiles, & me céda sa Chambre, pour retourner à ses occupations ordinaires.

Tels sont les divers changement arrivés dans le petit Réduit que l'état de ma fortune
m'a :

m'a assigné. Le détail, que je viens d'en faire, prouve qu'il n'est rien qui ne puisse servir à notre instruction ou à notre Amusement, pour peu que nous nous donions de peine pour en tirer parti. Par là encore se trouve vérifiée cette observation de Juvenal,

Une seule Maison, des Actions humaines
Peut offrir à nos yeux les différentes Scènes.



V O Y A G E

Merveilleux dans la Région des Gnomes.

Vous m'avez demandé quelquefois si je n'avois plus revû le *Sylphe*, avec lequel j'étois en comerce, & dont je vous ai parlé dans deux de mes Lettres *, je suis bien fâché de vous apprendre que je n'ai aucune de ses nouvelles; peut-être m'a-t'il trouvé trop curieux & pas assez docile; vous sâvez que je suis un peu incrédule sur bien des choses; mais principalement sur les Apparitions **, & qu'on ne me persuade pas aisément à moins qu'on ne me montre l'évidence; Je n'étois pas d'humeur à croire mon *Sylphe*

* Voyés le Journal Helvétique de Mars 1751. p. 243. & celui de May 1751. p. 403.

** Voyés sur les Apparitions le dernier Journal de Février.

Sylphe sur sa parole ; je voulois des preuves, mais soit qu'il ne pût pas me les donner, ou qu'il ne voulut pas le faire, nôtre correspondance est rompüe, aparemment sans retour : Ce qui me console, c'est que j'ai fait depuis peu conoissance avec un *Gnome*, qui vaut bien un *Silphe*, quoi que celui-ci prétendit la prééminence. Les *Sylphes*, me dit un jour mon *Gnome*, se croient au dessus de nous, parce que leur Domicile est l'Air & que nous habitons dans la Terre : Ils nous regardent un peu du haut en bas ; mais pour cela ils ne sont pas nos supérieurs : Nôtre Elément vaut bien le leur. S'ils voient naitre la Foudre & les Eclairs, nous voions éclore l'Or & les Diamans ; ils ont pour Compagnons les Insectes & les Oiseaux ; & nous voions sortir de la Terre les Fleurs & les Fruits : Toutes les richesses de *Flore* & de *Pomone* sont dans nôtre Empire.

Vous me demanderés, peut-être de quelle manière nous avons fait conoissance le *Gnome* & moi, je vai vous l'apprendre. Dans cet âge où l'Esprit s'ouvre aux Connoissances, & où la force du Corps semble féconder & animer la vigueur de l'Eprit, le desir d'apprendre & de m'instruire, principalement des mystères de l'*Histoire naturelle*, m'engagea à parcourir les Montagnes de la *Suisse* ;

je ne vous en donnerai pas la Description ; j'ai quelque chose de plus important à vous dire. J'aperçus au milieu d'une chaîne de Rochers fort élevés , & bordés de précipices affreux une petite ouverture , où je me glissai avec peine , & qui me conduisit dans une Grotte si basse , que pour y pénétrer il falloit me trainer à terre en plusieurs endroits : Cette situation n'étoit pas comode , mais je trouvai plus de large , après avoir fait presque une demi lieue de chemin : J'étois un peu fatigué ; je me reposai sur la pente d'un rocher , & j'allumai une bougie , dont j'avois eu soin de me pourvoir. J'aperçûs à la clarté une longue enfilade , qui formoit , ce semble , divers Apartemens qui se croisoient les uns , les autres , & formoient une sorte de Labyrinthe. Le suc qui distilloit du Rocher se pétrifioit en tombant , & figuroit tantôt une Table , une Statue , un Autel , ou une Colonne ; mais ce qui m'étonna , & qui m'auroit plus éfraié , si j'étois moins intrépide , ce fut de voir à mes pieds plusieurs Ossemens d'Homes & de Bêtes féroces. Je fus sur le point de reculer , & de chercher une issue pour sortir de ce Labyrinthe ; mais je n'aperçûs plus la trace de celle où j'étois entré ; j'entendis seulement dans le lointain , un bruit sourd , come celui d'un

Ter-

Torrent qui se précipite du haut d'une Montagne : Je ne me trompois point ; m'étant avancé de ce côté, je vis distinctement, la Source d'un grand Fleuve qui couloit avec impétuosité entre deux Rochers escarpés. Mais voici ce que mes yeux virent avec admiration & terreur, & que vous aurés quelque peine à croire : Au de là de ce torrent qui n'étoit pas large, étoit une Mine d'or pur, qui formoit une espèce d'Amphitéatre qui s'élevoit au dessus du Fleuve. Il paroît que Quelqu'un avoit été aussi curieux & aussi hardi que moi, car on avoit ataché un Crampon de fer, & une grosse Poulie, au Rocher qui servoit de Dôme au Torrent. Le passage de la Grotte à la Mine, étoit très difficile, & fort dangereux. Je le tentai, pourtant, à l'aide de la Poulie & du Crampon ; mais à peine eût-je mis le pied sur un sable d'or, que je vis de petits Homes, qui ressembloient à des Nains, & qui dansèrent autour de moi, en faisant de laides grimaces. J'avois entendu parler de ces Génies, qui habitent dans le creux des Mines, & qu'on appelle les *Petits Bons-Homes de la Montagne*. Je savois qu'ils ne sont pas mal faisans mais qu'ils se plaisent à faire peur ; ainsi je me contentai de sourire à leurs mines & à leurs gestes ; & de leur en marquer ma satisfaction. Un spectacle

tacle plus terrible atira bien tôt après mes regards, & j'eus besoin de tout mon courage pour ne pas expirer de fraieur. Je vis venir à moi un Monstre afreux qui ressembloit à un gros Cheval, mais avec une bouche énorme. Il infectoit l'air de son halaine empoisonnée; il avoit une Voix humaine, & me dit avec un mugissement dont toute la Montagne rétentit, *Téméraire qui t'a donné l'audace de venir dans ce lieu redoutable? Sache que tous les Mortels qui ont osé y mettre le pied ont expié par une mort prompte & cruelle leur imprudente curiosité, ou leur avarice. Je viens de dévorer douze de tes Compagnons; ton jour fatal est arrivé; tu vas les joindre, & tu n'as plus qu'un moment à vivre.* Come il s'élançoit sur moi pour exécuter sa sentence, je vis tout à coup sortir de derrière le Rocher une belle Fille, qui lui crie, *Arrête barbare autrement crains ma vengeance;* Le Monstre se retourne à ces Mots. Au lieu de se jeter sur moi, il comence un Combat terrible qui me fit tout craindre pour mon Défenseur. Mes allarmes se dissipèrent presque aussi tôt: Je vis le Monstre abatû à ses pieds. Mais que devins-je lorsque j'aperçûs que cette Personne qui avoit le visage & la moitié du Corps d'une beauté singulière, avoit le reste du corps de la figure d'un horrible

Ser-

Serpent. Je tressaillis à cette vûe ; mais cette Personne me rassura , en me tendant la main , & me priant d'une voix douce & aimable , de la baiser trois fois , en récompense de m'avoir secourû si à propos. Je ne savois ce que je devois faire. D'un côté son aspect m'éfraioit ; de l'autre la reconnoissance agissoit sur mon Cœur. Me voiant irrésolu ; *cette Fille*, car je ne sai come la nommer autrement , me dit que je fisse seulement ce qu'elle desiroit , que son Salut dépendoit de ma résolution , qu'elle me promettoit qu'elle ne me feroit aucun mal , pourvû que j'eusse conservé ma pureté ; qu'elle me diroit ensuite son Histoire : Je m'avancai pour la baiser , mais elle fit des contorsions si affreuses , que j'en eûs peur. Cependant je m'armai d'un nouveau courage , & après l'avoir baisé trois fois , le Serpent disparût ; & cette Fille me parût d'une beauté parfaite. Je voulois me jeter à ses pieds , la prenant pour le Génie de la Grote & de la Mine ; mais elle m'en empêcha , & me dit , qu'elle n'étoit pas d'un rang à mériter mes adorations , & quelle ne demandoit que mon Amitié. Elle me prit ensuite par la main & me conduisit dans un Bosquet propre , sans être magnifique. Il étoit orné de Rocailles , & de Pierres de toutes couleurs. Après m'avoir fait asseoir

sur un Lit de fleurs & de Verduze , je vous tiendrai parole , me dit-elle , & je vai vous conter mon Histoire , puisque je vous l'ai promise : Elle vous paroitra surprenante & merveilleuse ; mais il y a des choses qui sont vraïes sans être vraisemblables.

Je suis Fille de ce fameux Comandant de l'*Helvétie*, qui vouloit gouverner ce Pais avec un Sceptre de Fer ; & je craignois toujourns qu'il ne fut enfin la Victime de sa cruauté. Je tâchois de soulager les Malheureux que son Pouvoir affigeoit : Mais les biens que fait la Compassion ne sauroient égaler les maux que fait là Tiranie. Un jour que mon Père poursuivoit , l'Epée à la main , un jeune Païsan , qu'on nommoit *Guillaume Tell*, j'arrêtai son bras , & je lui épargnai l'horreur d'un homicide. *Tell*, étoit fils de ma Nourrice ; nous avions été élevés ensemble. Il n'étoit coupable que pour s'être déclaré hautement contre la Puissance arbitraire. D'ailleurs, il étoit bienfait, & malgré l'inégalité de nos Conditions, ses yeux m'avoient appris qu'il me trouvoit belle , & mon Cœur m'avoit dit que je l'aimois : L'Amour a souvent réparé l'injustice du Sort , & il se plait a rapprocher ce que la Fortune sépare. J'avois sauvé la vie à mon Amant , & ce fut une raison pour moi de l'aimer encore d'avantage. Mon Père ignoroit nôtre liaison,

& ma tendresse , mais l'ardeur & l'empressement que j'avois marqué à secourir ce jeune Home , lui fit soupçonner une partie de la vérité. Il nous épia un jour où il s'étoit jetté à mes genoux , & qu'il me ferroit une main , qu'il arrosoit de ses larmes , en m'apellant sa Libératrice. *Elle ne le fera pas long-tems , s'écria mon Père, en se jettant sur nous , le Poignard levé ; tremblés perfides , vous ne sauriés échaper aujourd'hui à la Mort.* Il ordona à ses Satellites de saisir Tell , & de le traiter come un Rebelle ; & tournant ensuite sur moi des regards furieux : *Oprobre de mon nom & de ma race ; Fille qui me deshonore ; tu vas expier par ton supplice la bassesse de tes sentimens.* Il comanda qu'on me traina honteusement dans la Grote afreuse d'où vous fortés , & qu'on m'abàndona seule & sans lumière à ma destinée. Mes pleurs & mes cris n'atendrirent point des Soldats aussi cruels que leur Maître ; mais ils atirèrent un Gnome , qui témoin de mon désespoir en fut ému de compassion : Il m'aparût sous une forme agréable , & s'offrit à me consoler. Mon affliction étoit d'abord trop grande , pour l'écouter ; mais il y entra avec tant d'adresse ; ses Discours étoient si insinuans , que je me sentis un peu soulagée. Il me montra ensuite , pour m'amuser , tous les Trésors dont il étoit

Dépositaire & m'offrit de les mettre à mes pieds si je voulois l'épouser : Ce qu'il avoit de plus précieux étoit une liqueur qui empêche de vieillir. Je rejettai d'abord sa proposition, mais l'ennui de la solitude, son attention à me plaire, & à me rendre service ; tout cela me détermina enfin en sa faveur. Après quelques Siècles, qui ne sont pour nous que des Années, je consentis à m'unir à lui ; le jour de nos Noces fut un jour de Fête pour la Nation des *Gnomes*, mais elle fut troublée par l'aspect hideux de ce Monstre dont je viens de vous délivrer. C'étoit un de ces Magiciens, qui ne font usage de leurs funestes talens que pour faire du mal. Il m'accusa, en présence de toute la troupe, de n'avoir pas conservé mon innocence, & come son Art lui donoit un grand pouvoir sur moi, il changea la moitié de mon Corps en Serpent pour me punir, dit-il, de mon infidélité. Le *Gnome*, qui m'aimoit, ne pût empêcher cette métamorphose, mais elle ne le détourna point de m'épouser, & de me faire initier ensuite dans tous les Mystères du Peuple, dont il étoit l'un des Chefs. Pour me consoler du changement affreux qui s'étoit fait dans la moitié de ma Personne, il me dit, que si je trouvois un jeune Homme qui eût conservé sa pureté, come j'avois conservé la mienne, & que malgré ma mé-

tamorphose, qui me rendoit si horrible, il
 voulût bien me baïser trois fois, je repren-
 drois ma première forme, sans cesser d'être
 Immortelle. Lors que je vous ai vû paroître,
 je n'ai pas douté que la prédiction ne fut sur
 le point de s'accomplir; c'est pour cela que j'ai
 volé à vôtre secours, ne redoutant point les
 forces du Mugicien, depuis que j'en ai
 aquis de supérieures. L'Événement a justi-
 fie mes espérances. Je puis faire vôtre for-
 tune, je n'ai qu'à doner un coup de Baguette
 pour changer en Or les plus vils Métaux. Il
 ne me reste plus qu'à vous recompenser
 come je le puis, & come je le dois: Elle or-
 dona ensuite a un Chien noir, qui étoit à
 côté d'elle d'ouvrir un grand Coffre, qui étoit
 plein de Médailles d'Or & d'Argent, & de
 Pierres précieuses: Elle en remplit mes po-
 ches. Mais avant que de me doner mon
 congé, elle me demanda si je savois quel-
 ques nouvelles de son Père & de son Amant.
 Je lui répondis qu'ils étoient morts depuis
 très long-tems, mais l'un avec le titre odieux
 de Tiran, & l'autre avec celui de Libérateur
 de sa Patrie, qui jouissoit à présent de la
 plus heureuse Liberté. Je lui contai, en peu
 de mots, les Aventures de *Guillaume Tell*;
 quelles furent son adresse, & son courage,
 son habileté à échaper à tous les dangers, &

à y faire tomber son Persécuteur. Elle donna quelques larmes , à la triste destinée de son Père , qu'elle avoit prévue , & se réjouit en même tems , du bonheur dont sa Patrie jouissoit. Elle apella ensuite un de ces *Petits Bons Hommes* , que j'avois vû dansant & cabriolant dans la Grotte. Elle lui ordonna de me prendre doucement & sans me faire mal , par le milieu du Corps , & de me porter sur une Coline agréable & riante , qui étoit au bas de la Montagne. Elle m'assura que je n'avois rien à craindre , & que ce *Gnome* , qui étoit d'un rang subalterne , n'oseroit pas lui désobéir. Mais le fripon , pour me faire peur , me mena d'abord , sur la pointe d'un affreux Rocher , & je crus qu'il avoit dessein de me jeter dans l'abîme qui étoit au bas. Il sourit malignement de ma crainte , me prit sous les bras & me conduisit heureusement sur la belle Colline , d'où je vous écris cette merveilleuse Avanture.





L E T T R E

*De Melle. ** contre les Prudes.*

J'Ai passé mon Printems ; vous savés ,
M E S S I E U R S , que quand une Fille
 le dit , elle a bien 50. ans , & par conséquent
 le droit de causer.

Orpheline à 14. ans , je tombai entre les
 mains de Melle. *Julie-Sophie-Angelique-Alexandrine Des Grognons* ma Tante , chez qui
 j'ai passé ma Jeunesse dans une triste Servi-
 tude , dont la dureté étoit encore augmentée
 par l'envie que j'avois de me marier : Tout
 cela m'a rongé , & ne m'a point porté au
 désordre , quoique les circonstances où je me
 trouvois fussent propres , à m'y entraîner ;
 car j'aurois été capable de tout faire , pour
 me tirer de captivité , excepté de m'aban-
 doner au Vice. Aujourd'hui que je suis ma
 Maitresse , & que graces au Testament de ma
 Tante , j'ai du bien , je trouverois aisément
 un Mari ; mais le goût m'en a passé.

Melle. *Des Grognons* croioit que l'Univers
 étoit fait pour l'admirer , & pour la servir ;
 elle regardoit sur tout les Hommes du haut de
 sa grandeur , quand elle en voioit ; (ce qui
 étoit rare) ; & les Persones de nôtre Sèxe ,
 que nous fréquentions étoient de celles qui

cherchent à entretenir leur médisance. Si je faisois une révérence civile à un Cavalier, j'en étois reprise, come si j'avois comis une mauvaise Action. *Quelle bassesse!* disoit ma Tante. *Pensés vous, que vous descendés directement, par ma Sœur, du Chevalier Des Grognets, Bâtard de CHARLEMAGNE!* Ne devriés vous pas avoir l'Esprit rempli de la grandeur de vôtre origine? L'Histoire prouve que ce Chevalier étoit le Preux le plus fier, & le plus bargneux du IX. Siècle; cela s'appelle soutenir son rang. Il est bien sûr, mon Aïeul maternel étoit Procureur, & son Père Huilfier.

Mes Réflexions sur tout ce que je vois & entendois m'ont porté à croire, qu'Une Prude manque essentiellement de Modestie, de Sagesse, & de Bon-Sens. J'entens un Cercle de ces Femelles, qui me done un démenti. *Nous sommes, s'écrient-elles, la Modestie, la Sagesse & le Bon-Sens!* Je dois donc prouver, non pas à elles; mais aux Persones vacillantes, que je dis la vérité.

Une Fille est fort réservée, pour complaire, ou pour obéir à des Parens difficiles; une autre l'est à cause de sa timidité; une Femme est scrupuleuse sur l'ombre des apparences, dans la crainte d'exciter les soupçons d'un Mari jaloux, le tout dans les manières & dans les discours. Sont-ce là des Prudes?

Non.

Non. Ce sont des Persones respectables, même la timide, quoi qu'il y ait chez elle un peu de foiblesse.

J'appelle *Prude*, celle qui a une retenue, avec les Hommes, beaucoup plus grande que l'usage du Pais où elle vit ne le permet, dont les discours & les manières, ne sont ni gais, ni graves, mais sévères, quand il s'agit de la Tendresse; & cela parce qu'elle est dominée par l'Orgueil, parce quelle est plus ou moins jalouse, d'une ou de plusieurs choses qui seroient longues à détailler. Son orgueil & sa jalousie se manifestent par des manières impérieuses, dédaigneuses & mordantes.

Par *Modestie*, j'entens un sentiment modéré de sa Naissance, de son Bien, de sa Beauté, de son Esprit, de son Jugement & de son Cœur: Est-ce là, le caractère de cette Orgueilleuse Hipocrite, qui dit: *Je rends grâces, de ce que je ne suis pas comme les autres Femmes, & sur tout comme cette Coquette?*

Manquer de Modestie, c'est manquer de Sagesse, dans un article important; il y a plus ici.

Suivre en tout & toujours les règles de la Prudence & de la Raison, est une *Sagesse* au dessus des Mortels. Parce qu'*Adelaide* approche plus de ces règles, que *Céphise*, il n'est pas sûr qu'*Adelaide* soit plus sage? Cela
fera

sera évident quand il sera plus demandé à celle à qui il aura été plus donné. J'appelle donc *Sagesse*, les soins que l'on prend pour s'avancer dans la Connoissance de soi-même, dans celle de ses Devoirs, & dans la pratique de la Vertu. En conséquence celle là est la plus sage, qui fait de plus grands efforts pour la devenir. La Prude au contraire se ferme les chemins, qui pourroient la conduire à ces Connoissances & à la Vertu, parce qu'elle prétend les posséder au plus haut degré. Manquer de *Sagesse*, c'est manquer de Bon-Sens, dans un Article essentiel ; ce n'est pas tout.

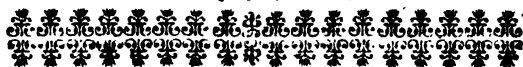
Se choisir un bon but, & prendre le chemin le plus court pour y arriver, c'est ce que j'appelle se conduire avec *Bon-sens*. La Prude veut se faire admirer, c'est là le but des Orgueilleux. Est il raisonnable ? Le fût-il, la Prude réussit au mieux, elle se fait haïr des Femmes & mépriser des Hommes.

J'oubliois de dire que j'appelle une chose essentielle, celle qui est nécessaire pour qu'une autre soit.

Je suis, *Messieurs*,

Vôtre très humble Servante.

LET-



L E T T R E

*D'un Etudiant en Philosophie , ou Peinture
vive du Sentiment.*

AUX JOURNALISTES.

IL me semble, *Messieurs*, que vôtre Journal prend chaque Mois plus de réputation & d'éclat ; je vous en félicite, c'est étendre les bornes de la République des Lettres, que de la faire conoitre & de favoir la faire aimer. Quelques uns de vos Correspondans manient toutes sortes de Sujets , avec tant de finesse & de solidité , que les Matières les plus sèches & les plus abstraites deviennent agréables & intéressantes entre leurs mains : On pourroit dire d'eux ce que *Despréaux* disoit d'*Homère*.

Tout ce qu'ils ont touché se convertit en Or.

L'un de vos Correspondans m'exhortoit d'essâier mes petites forces , en travaillant pour vôtre Journal. Je lui alléguai mon peu de lumières & ma jeunesse. Il me répondit ; qu'on aquerroit des conoissances en méditant & en composant , que plus on écrit , mieux on écrit ; sur tout lors qu'on se propose de
plaire

plaire au Public, qui est toujours un Tribunal redoutable, devant lequel on ne doit pas trop se négliger : A l'égard de ma jeunesse, il me répondit que c'étoit l'âge de l'émulation & des grâces, & qu'il ne savoit si le jugement, que l'on gagne par les Années, valoit l'imagination qu'elles nous font perdre. Je n'osai pas lui avouer une autre raison, que mon Esprit désavoue, mais dont mon Cœur ne me persuade que trop ; c'est que je ne saurois étudier un Sujet, sans le ramener à mon Objet favori, qui est l'aimable *Chloë*. Ah ! *Messieurs*, qu'elle est belle, qu'elle est tendre, pleine de sentimens & d'esprit ! On ne fait, lors qu'on la voit, ce qu'on doit admirer le plus, de son Ame ou de son Corps. Il est impossible de la contempler, sans l'aimer, & plus impossible de la voir un moment & de loin, sans désirer de la voir plus long-tems & de plus près :

*Portant sur ses attraits une vue attentive,
Mon Oeil laisse égarer mon Ame fugitive :
Chaque soupir me vaut le plus tendre retour ;
Et mon Amour s'accroît des faveurs de l'Amour.*

On me fait souvent la guerre sur mes distractions ; mais les moins indulgens me les pardonnent, lors qu'ils ont vu celle qui les fait naître. On dit que le Plaisir fait le Printems ; je soutiens que c'est l'Amour, &
que

que son Flambeau, qui anime toute la Nature, fait éclore plus de Fleurs que les Zéphirs ou que *Flore*. Par tout où respire *Chloë*, l'air est plus pur & plus ferein; par tout où elle porte ses pas, je vois naître les Roses & les Violettes. Quelqu'un me disoit, que pour écarter un affreux Orage, il n'y avoit qu'à élever, au dessous de la Nüe, des Verges de fer, ou tirer seulement son Epée, pour en attirer la Matière fulminante; je lui répondis, *Chloë* n'a qu'à se montrer pour la dissiper, je ne crains point de Tempête où elle est; les plus épais Nuages ne sauroient résister à l'éclat de ses yeux; & puis, j'aurois mieux dérober à *Vénus* sa Ceinture, qu'à *Jupiter* sa Foudre.

On dit que lorsque *Anacréon* vouloit célébrer les Héros & la Gloire, son Lut, monté sur des Airs tendres, ne chantoit que *Vénus* & les *Amours*. Il en est de même de ma bouche & de ma plume; l'une ne s'ouvre, que pour louer les charmes de ma *Chloë*, l'autre ne se meut que pour peindre la délicatesse de son teint, la noblesse de sa taille, la délicatesse de ses sentimens, la douceur & les grâces de sa voix. Les heures que je passe à la voir & à l'entretenir me paroissent des instans; mais les momens de son absence me semblent des Siècles.

Lors

Lors que nôtre Professeur en Philosophie raisonne sur l'Harmonie préétablie, sur les Causes occasionnelles, sur l'Influence Physique; lors qu'il veut nous expliquer les grands Mystères de l'Union de l'Ame & du Corps, je l'écoute; mais j'explique tout cela autrement que lui. Oui, *dis-je en moi même*, mon Ame est unie à mon Corps; je l'éprouve à la vue de *Chloë*; tous mes sens demeurent come suspendus, en la contemplant; ils sont inondés d'un torent de voluptés; mon Ame, come extasiée, comunique à mes Organes ses Sentimens, & en éprouve, à son tour, les plus vives impressions.

Il semble que cette Harmonie, par un rapport secret & par une sorte d'instinct, se communique à *Chloë*; elle me regarde plus tendrement, lors que je l'admire; je crois apercevoir alors, dans ses yeux, plus de tendresse & plus d'ardeur; une douce influence agit sur elle, come sur moi; je suis convaincu, par expérience, qu'elle est la Cause occasionnelle de mes sentimens, & de tous mes mouvemens: Mes Yeux la trouvent belle, autant que mon Cœur la trouve tendre.

Descartes veut me prouver que j'existe parce que je pense; je m'assure beaucoup mieux de mon existence par le sentiment. Oui, j'existe, parce que j'aime. Je voudrois

drois pouvoir étendre & perpétuer mon existence, en la fixant, en quelque sorte, sur les charmes de ma *Chloe*. Oh ! que les momens que je passe avec elle sont courts & rapides ! Que la Nuit qui nous sépare est longue & ennuyeuse ! Songes, qui voltigez autour d'elle, peignez lui bien l'excès de mon Amour ; mais ne troublez pas son sommeil ; qu'un repos doux & agréable soit suivi d'un réveil paisible, qui conserve à son teint toute sa fraîcheur ; qu'elle n'ouvre les Yeux, le matin, que pour me chercher, & ses Oreilles, que pour entendre les Vers que j'ai fait pour elle ; mais qu'elle les ferme aux Chançons de mes Rivaux, & à leurs Déclarations perfides ! *Amour !* fais qu'elle ne cesse jamais de m'aimer ; fais qu'elle m'aime autant mais mon Amour ne peut se comparer qu'à mon Amour même.





NOUS nous sommes jusques ici fait un devoir d'annoncer toutes les Découvertes utiles, qui ont pû venir à nôtre conoissance ; & cela , en vûe de contribuer de plus en plus au bien de la Societé en général. C'est par ce même Motif que nous nous croïons encore obligés de répandre un nouveau Remède extérieur , simple , familier , d'une pratique aisée & d'une vertu admirable , pour les *Hémorrhagies*. Nous le faisons d'autant plus volontiers, que ses éfets ont encore été vérifiés dans cette Ville , par un succès merveilleux , il y a quelques Semaines , & que nous avons lieu de croire qu'il n'est pas encore assés connu. Pour ne rien laisser à desirer aux Curieux à cet égard , nous copierons ici mot pour mot, l'Imprimé de *Paris*.

*TOPIQUE pour arrêter l'Hémorrhagie
des Artères sans ligature , publié par l'Académie
Roïale de Chirurgie.*

NOUS soussignés Maîtres en Chirurgie ,
comis par Mr. de la Martinière, Premier
Chirurgien du R O I , pour recevoir la Dé-
claration du Sieur *Brossard*, Chirurgien de
la *Châtre*, en *Berry*, touchant le Remède
qui

qui a été employé avec succès, pour arrêter l'*Hémorrhagie* sans ligature, dans un Amputation de la Jambe, faite par le Sieur Bouquot le jeune, à l'Hôtel Roial des Invalides; deux Amputations, faites par le Sieur Fagep l'aîné, à l'Hôpital de la Charité; & un Anévrisme au bras, opéré par le Sieur Morand, dans la Ville; toutes ces Opérations faites en présence de M. de la Martinière.

Certifions que le dit Sieur Brossard nous a montré un morceau préparé d'une espèce de Champignon qui vient sur les vieux Chênes, qu'il nous a assuré être son secret; qu'ayant exigé de lui qu'il nous fit voir la Plante en nature, & la manière dont il la prépare.

1°. Il nous a présent plusieurs Agarics de l'espèce apellée par les Botanistes; *Agaricus pedis equini facie*. J. R. H. p. 562. (Haller, Enum. Helv. p. 59.) *Fungus in caudicibus nascens, unguis equini figura*. G. B. p. 372. *Fungi igniarum*. Trag. 943. ainsi nommés parce qu'on en fait de l'Amadou.

Le Sieur Brossard prétend, que celui qui vient sur les vieux Chênes qui ont été ébranchés, est le meilleur; qu'il faut le cueillir dans le mois d'Août ou de Septembre, & le tenir toujours dans un lieu sec.

2°. Il le prépare pour l'employer, come il suit. On emporte avec un couteau l'écorce blanche & dure, jusqu'à une substance fon-

gueuse, qui prête sous le doigt come une peau de chamois ; on sépare avec le couteau cette substance de la partie fistuleuse & plus dure de l'Agaric , on en fait des morceaux , plus ou moins épais ; on les bat avec un marteau , pour amolir la substance fongueuse , au point d'être aisément dépecée avec les doigts. Pour l'employer , on applique sur la Plaie de l'Artère un morceau ainsi préparé , plus grand que la Plaie , & présenté du côté opposé à l'écorce ; par-dessus ce morceau un autre plus grand ; & par-dessus le tout un appareil convenable.

Le Sieur *Brossard* s'est quelquefois servi pour la même fin d'une poudre grossière , faite de la partie de l'Agaric , qui est au-dessous de la substance fongueuse , lorsqu'elle est vermoulue ; mais il ne faut point compter sur l'effet de cette poudre , come sur celui de la substance fongueuse ; il recommande même que celle-ci ne soit point du tout ataquée par les Vers.

Telle est la déclaration faite par le Sieur *Brossard*. A Paris , le 7. Mai 1751.

Signé, LA MARTINIERE, MORAND, FOUBERT, BROSSARD. Sur cette déclaration, le Roi a accordé une gratification, & une pension au Sieur *Brossard*.

P. S. Les succès vérifient tous les jours l'utilité de ce Topique.

LE SUISSE ENDORMI.

CONTE.

A Cablé par la lassitude,
 Dans un Logis fort délabré,
 Reposoit sans inquiétude
 Un bon Suisse, au sommeil livré.
 Pendant la nuit, un grand Orage,
 Vient au Logis livrer assaut.
 Tout croule, tout cède à sa rage;
 Tous quittent le lit en sursaut.
 Au Suisse on court donner l'alarme;
 On crie, Hé ! Monsieur, levez vous !
 N'entendez vous par ce vacarme ?
 La Maison va tomber sur Nous.
 La Maison, dit il, que m'importe ?
 Dites au Maître d'y songer ;
 J'y suis tout à fait étranger :
 Adieu, bon soir, fermez la porte.





L O G O G R I P H E.

FRuit de l'imagination ,
 Aux plaisirs, je dois ma naissance ,
 Le défaut d'occupation ,
 Souvent même la passion ,
 Contribue à mon existence
J'ai des Frères sans nombre, & suis en vogue en France,
 On trouve en moi, Lecteur, certains apas ,
 D'ailleurs je me plais aux débats ,
Et ne fait amuser Gens de ma conoissance,
 Que par un genre de Combats ,
 Où souvent tel triomphe & se moque tout bas ,
D'un Vaincu, qui se plaint & songe à la vengeance,
 Qui peut bien, le moins qu'il y pense ,
 Se trouver dans le même cas.
 Eh bien, à ces traits de lumière ,
 Lecteur ne me conois tu pas ?
Je vais, mieux me montrer, suis moi dans la carrière,
 Sois attentif; sur tout prends garde à ma dernière ,
 Peut être tu m'y trouvera,
Vois d'abord quatre Chefs; vois six fois huit Soldats,
 Dont quatre toujours inutiles ;
 Souvent des Chefs les plus habiles ,
 Font le principal embâras.
 Vois chez moi briller la science ,
 Du Hazard conoit la puissance.
 Lecteur ce n'est pas encore tout ,
Un Champion tiré du sein de la Canaille,
Parmi les Combatans tient toujours les haut bout;
 Il est l'ame de la Bataille ;

Un

Tel le garde à regret ; tel le poursuit par tout ;
 Un autre à l'éviter travaille.
Reçois encore, Lecteur, un éclaircissement
 Par où ma nature s'explique,
 Quoi que fait pour l'amusement,
 Souvent j'embarasse & je pique,
 Tel se donne pour pacifique,
 Pour qui je suis pierre d'achoppement,
 Dans une occasion de critique.
Tu m'aperçois, Lecteur ; peut être encore que non ?
En ce cas, je veux bien par ma combinaison,
 Te procurer ma connoissance.
 Sept Lettres forment mon essence :
 Dabord tu trouveras dans moi,
 Ce que tout arbre porte en soi,
 Une Note de Musique,
 Un Ouvrage où souvent plus d'un Mortel s'applique,
 Où pourtant l'Esprit a seul droit de réussir.
 Ce qui fit prendre *Troie*, & ce qu'étoit *Ulysse*.
 Ce que le Créateur veut être, avec justice,
 Poursuit, tu verras un plaisir
 Dont je fais moi même partie,
 Un lieu où l'on permet l'entrée & la sortie,
 Ou pour mieux m'expliquer, l'entre - deux des
 Maisons,
 Ce que font un Bouffon, un Fou, la Comédie ;
 Ce qu'on fait quand on dort, ou bien en maladie,
 Le mot Latin des lieux qui portent les Moissons,
 Et celui d'une des Saisons ;
 Un Roiaume en Afrique, une Ville en Provence ;
 Une autre dans l'Asie, autrefois d'importance ;
 Le bien le plus chéri de tout le Genre-humain ;
 Que souvent le Héros sacrifie à sa gloire ;

Ce que dit Perrette à Grégoire ,
 Quand il a la Bouteille en main ;
 Un mot très respectable en France ,
 Qu'on prononce avec révérence ;
 Ce qu'on voit faire à l'Homme , au Cheval , à l'Oeuf-
 frais ,
 Et que le Chien ne fit jamais ,
 Un Legume bon en potage ,
 Ce qu'on aime avoir quand on nage ,
 Le plus grand Ennemi de la prospérité ;
 Un Corps connu par la fragilité ,
 Qui forme en sortant des flammes ,
 Et le nom de celle des femmes ,
 Qui fit le plus de mal à sa postérité.
 J'ajouterai , Lecteur , ce qu'est pour l'ordinaire
 A la Cour de Venus un septuaginaire ;
 Mais c'est trop babiller , finissons , car enfin
 Je t'ennuie , & je suis au bout de mon latin.



T A B L E.

N ouvelle Lettre sur l'usage du Vous & du Toi.	P. 339
Aux Journalistes, sur l'Histoire naturelle.	364
Réflexions sur quelques Sujets proposés par différentes Académies.	376
Réponse à la Question si la Critique est plus utile que dangereuse.	385
Essai sur la Critique.	389
Essai sur les Passions CHANT II.	397
CHANT III.	399
Vers d'une Dame, qui, prête d'accoucher, cherchoit des Consolations contre les fraieurs de la Mort.	402
Histoire d'un Galetas.	404
Voïage merveilleux dans la Région des Gnômes.	412
Lettre de Melle. ** contre les Prudes.	423
Lettre d'un Etudiant en Philosophie.	427
Topique pour arrêter l'Hémorrhagie des Artères.	432
Le Suisse endormi, conte.	435
Logogriphe.	436

A V I S.

O*N trouvera chez le Sr. Antoine Philibert, Marchand Libraire au Perron à Genève, la Vie de Mad. de Maintenon pour servir de suite à ses Lettres, 1. Vol. in 12. Nouvelle Edition revue & corrigée.*